

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^t)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT

À L'HOTEL DU FIGARO

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

Victorien Sardou collectionneur : G. LENOTRE
ET GEORGES CAIN.
La Vie de Paris : L'hôtel de Lauzun : LOUIS
CHEVREUSE.
Émeutes à Constantinople : Réaction contre les
Jeunes Turcs : RAYMOND RECOULY.
M. Fallières au Grand Palais : CH. DAUZATS.
La grève de Méru : LOUIS LATZARUS.
L'Institut : Académie des sciences : ALPH. B.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Le Tournoi d'épée de Monaco : JEAN SEP-
TIME.
La Mode aux courses : GHENYA.
Les Salons de 1909 : Société nationale des
beaux-arts : ARSÈNE ALEXANDRE.
Avant-premières : Au théâtre Michel : Rentrée
de Mme Céline Chaumont : G. DAVENAY.
Feuilleton : Le Trust : PAUL ADAM.

Victorien Sardou
collectionneur

A propos des ventes que l'on fera prochainement des célèbres collections de l'illustre dramaturge, deux des amis les plus intimes et les plus affectionnés du maître regretté se sont réunis, dans la plus pieuse des collaborations, pour tracer ce vivant portrait de Sardou collectionneur, dont nous sommes heureux d'offrir la primeur aux lecteurs du Figaro.

Au temps où Sardou était étudiant, quand il sortait de la Bibliothèque où il passait ses journées, avant de regagner le quartier Latin, qu'il habitait, il ne manquait jamais de faire le détour de la rue du Musée, attiré par des étalages que les gens de goût d'alors méprisaient, mais qui le retenaient en de longues contemplations.

La rue du Musée était un étroit boyau, entre deux rangs de bâtisses tassées, penchées, décrépies, avec des loques aux fenêtres et des lierons au bord des toits. Elle commençait à la place du Palais-Royal et se terminait à la rue du Carrousel (à l'endroit précis où s'élève aujourd'hui la statue de Lafayette). Au rez-de-chaussée de toutes les maisons s'ouvraient des boutiques de revendeurs, d'autres profonds et ténébreux où s'entassaient, du sol gras au plafond noir, chaises disjointes, secrétaires en bois de rose, matelas éventrés, reliquaires somptueux rehaussés d'émaux, oiseaux et crocodiles encaillonnés, consoles disloquées, casseroles bossuées, et aussi toute une défrôlée d'uniformes surannés, bonnets à poil de la vieille garde, shakos milites revenus de Russie, panaches déplumés qui avaient frissonné au vent d'Austerlitz... de quoi équiper une armée pour la Revue nocturne de Raffet.

Lui, très pauvre d'argent, mais riche de grands projets, faisait en imagination son choix : « Comme ce panneau des Gobelins aurait bonne mine encadré de ces boiseries dorées ! Qu'il serait plaisant, ce Fragonard — pendu là sous la pluie — si on le disposait entre ces appliques, au-dessus de cette commode pansue, dont le marbre rose cale une armoire de cuisine ! » Quand il avait ainsi, devant ce bric-à-brac dédaigné des passants, dressé le décor de son rêve, il n'achetait rien — et pour cause, — puis allait dîner à la librairie et rentrait dans sa chambre, où il travaillait jusqu'au jour... Telles furent ses premières rencontres avec le bibelot.

Après dix ans de labeur opiniâtre, de préparations, de cheminement obstinés, d'approches résolues, il donna enfin l'assaut au succès et planta sur la brèche le drapeau triomphal des *Patte de mouche*. Paris était enjôlé. Victorien Sardou, célèbre à trente ans, obligé de fuir les directeurs de théâtre qui bloquaient sa porte, Sardou joua à la Cour, sur toutes les scènes de France et de l'étranger, alla passer l'été de 1863 à Louveciennes, banlieue lointaine alors, à l'écart des grandes routes et du chemin de fer, et c'est en explorant le pays qu'il découvrit un jour, au hasard d'une fanerie dans le bois, une grande maison située en haut du bourg de Marly et dont le parc joignait l'ancienne forêt royale. C'était une demeure habitée, au temps de Louis XIV, par Blouin, gouverneur du domaine royal, et remaniée au dix-huitième siècle ; longue façade terminée à chacune de ses extrémités par un pavillon d'aile, coiffé d'un dôme d'ardoise. Sardou séduisit s'en rendit acquéreur dans la semaine. — Ce fut Mme Benoît qui paya.

Il pouvait maintenant réaliser les décors que naguère il s'était contenté de bâtir en rêve, devant les étalages de la rue du Musée.

Celle-ci, il est vrai, n'existait plus : les nouvelles constructions du Louvre l'avaient balayée, et les bricoteurs avaient déserté le quartier, mais Sardou savait où les retrouver ; et, comme tout d'abord son goût des estampes avait eu un désir de documentation, en les acquérant il tenait sous la main les personnages merveilleux dont il comptait peupler ses pièces futures.

Ces *Galerie des modes et costumes français*, ces recueils de portraits, ces scènes de mœurs, ces « pièces sur les incroyables », ces longues théories de merveilleuses, ces feuilles du *Bon genre*, du *Suprême Bon Ton*, des *Modes et Mariages du jour* constituent non seulement l'histoire des pièces de Sardou, mais encore l'histoire parisienne aux siècles précédents.

De telles séries — il convient d'insister — sont de toute rareté ; cet ensemble

de documents choisis avec une science, une précision, un goût sûrs serait bien difficile, sinon impossible, à reconstituer aujourd'hui ; d'autant qu'il se rencontre quelques pièces dont « l'état » — ce fameux « état » qui fait la joie et le tourment du collectionneur — est à peu près introuvable ; les deux estampes de Debucourt, par exemple, la *Rose et la Main*, publiées en 1788.

Et non seulement notre Maître se plaisait à enfiler les documents parisiens, mais il recherchait avec la même ferveur les gravures relatives à Versailles ; la belle série des *Appartements du roi Louis XIV*, est ici pour attester avec quelle précision minutieuse se documentait l'auteur de *L'Affaire des Poisons*.

La fortune était venue avec le succès ; aux documents s'ajoutèrent les œuvres d'art. Sardou, sans compter, pouvait accrocher à ses murs tapisseries, tableaux, dessins retraçant ce passé dont il était si curieusement amoureux, et se meubler à l'avenant : secrétaires signés Krier, maître ébéniste, rue du Bac, canapés, fauteuils, tabourets, écrans, des plus charmants modèles du temps de Louis XV et de Louis XVI, pendules de bronze doré, chaises à porteurs, bustes de marbre ou de terre cuite, candélabres enroulés de feuillage de cuivre... Dans la vente — qui va être faite de ces délicates merveilles, les objets les plus variés rivaliseront de grâce et de rareté, et l'on verra — à côté de miniatures, de tabatières, d'un service à café au chiffre de la Du Barry — un superbe bas-relief de marbre, des étendards aux soies foncées et somptueuses, des tambours, un sabre à emblèmes républicains qui battait au flanc de quelque Kléber, une robe en soie violette rose, lamée d'argent, dont la traîne frôla sur les parquets des galeries royales.

Le grand appartement que Victorien Sardou occupait, durant l'hiver, boulevard de Courcelles, était devenu, à l'égal de sa maison de Marly, un précieux musée d'œuvres exquises ; c'étaient à l'assaut : la *Baigneuse* de Lemoine, des de Machys, des Longhins, des Raguenet, des Hubert Roberts, des Saint-Aubins et des de Troys, une gouache de Van Blarenbergh, un joli Boucher, des Carmonelles et des Cochin, un chef-d'œuvre de Fragonard, les *Jets d'eau*, un délicieux Freudenberg, deux gouaches d'Hilaire qui sont des merveilles, deux dessins de Moreau le jeune, et encore des Hubert Roberts, encore des Saint-Aubins...

A Marly, Victorien Sardou s'installa, durant toute la belle saison, travaillant depuis l'aube jusqu'au milieu de l'après-midi, soit dans le grand cabinet à quatre fenêtres où il avait réuni ses livres et ses bibelots, préférés, soit dans sa bibliothèque, au second étage, que fermait une porte de fer garnie de verrous énormes, rappelant la porte du caclot de la rue de la Concorde ; et là encore, coupant les alignements des quarts, mille volumes — livres à gravure, reliures anciennes, gazettes révolutionnaires, almanachs, galants, brochures introuvables... — là encore, des tableaux, des meubles, des panneaux de lambris sculptés, des cadres à trophées, des tapisseries.

Vers le soir, Sardou, pour se reposer, faisait à petits pas le tour de son parc, causait avec ses arbres et, conseillant ses jardiniers. Sous sa direction, le domaine s'était transformé ; chacun des quarante états qu'il vécut là avait apporté un aménagement nouveau, une amélioration, un embellissement.

Tous ceux qui allaient le voir — à moins qu'ils ne se présentassent aux heures sacrées du travail — étaient assurés d'un accueil encourageant. Quand on avait passé la grille d'honneur, derrière laquelle apparait, sous les glycines et les tamaris, la ligne rose des dix sphinx accroupis, on arrivait à la vieille entrée de la maison. La cour franchie, on pénétrait dans un vestibule où vous accueillait un portrait de Talma — que le maître donna, il y a trois ans, à son grand interprète Coquelin pour la Maison des Comédiens de Pont-aux-Dames, — puis, dans un salon de glaces renfermant deux chaises à porteurs et un traîneau, que défendaient deux petits canons du dix-huitième siècle... Venait ensuite le grand salon, que la célèbre gravure de Saint-Aubin, le *Bal paré*, a popularisé, vaste pièce, tout entière tendue de tapisseries exécutées à Beauvais et à Aubusson d'après les cartons de Jean-Baptiste Huet.

C'est dans ce salon qu'attendaient les visiteurs, parmi le silence recueilli des choses d'autrefois : les hautes fenêtres encadraient les perspectives du parc ; sous les futaies apparaissaient des statues blanches, des colonnes dressées, reliques des Tuileries, des groupes de marbre ou de plomb qui avaient joué dans les bassins de Versailles. Car tout avait changé, dans ce Marly, depuis 1864, année où Victorien Sardou y était entré... tout avait changé, sauf lui, le maître, resté jeune d'aspect, alerte, enthousiaste, faisant des projets, comme au temps où, revenant de la Bibliothèque au quartier Latin, il hânait devant les étalages de la rue du Musée. Ouvrant la porte de son cabinet, le patron s'avancait la main tendue, vêtu d'un veston croisé noir ou gros bleu, un foulard blanc autour du cou, sa tête spirituelle coiffée d'un béret de velours jeté en arrière. Sa bouche était parfois narquoise, mais ses yeux brillants avaient une profonde expression de bonté, et c'est avec une camaraderie bienveillante, un plaisir exempt de toute parade et de toute vanité qu'il montrait à ceux qui on témoignaient le désir ses tableaux, ses livres, ses estampes, toutes les richesses d'art ou d'histoire lentement accumulées, richesses faites du plaisir de tant d'inconnus et qui n'avaient à personne coûté une larme.

G. Lenotre et Georges Cain.

LA VIE DE PARIS

L'hôtel de Lauzun

Demain, la Porte-Saint-Martin nous donne la répétition générale de *Lauzun*. Au moment où MM. Gustave Guiches et François de Nion vont rappeler à la vie de Paris le célèbre amoureux de la Grande Mademoiselle, n'est-ce pas l'occasion de faire pénétrer le Parisien lecteur dans le logis lui-même de ce Gascon turbulent et roué qui fut le Buckingham du grand roi ?

Il aura eu deux bonheurs assez rares, ce *Lauzun*. Il a été doublement respecté par l'oubli. Son aventure d'amour vit dans le souvenir de tous, et chose plus surprenante, son habitation elle-même est demeurée intacte. Quai d'Anjou, 17, presque au tournant de la rue Saint-Louis-en-l'Île, elle fait face à la Seine avec le grand aspect d'un palais vénitien, la porte en arc de triomphe, les fenêtres en hauts cadres de deuil, le balcon en corbeille de fer, les gouttières courant au ras du toit d'où elles descendent en spirales d'or mourant sur les murs gris sombre, et un fronton de marbre noir détachant d'un vieil air de gloire et de défi cette inscription :

HOTEL LAUZUN (1659)

Cette demeure, qui, paraît-il, abrita les séances romantiques du Club des haschichins, fut offerte par son propriétaire, M. le baron Pichon, à la Ville de Paris.

La Ville accepta. Mais la municipalité, peu sensible à la grâce orgueilleuse et mélancolique de cette maison et aux délicieuses merveilles d'art qu'elle renferme, inclinait à la faire le dépôt de ses actes notariés, c'est-à-dire une sorte de musée du papier timbré.

Ceci devenait grave. M. le baron Pichon préféra racheter cet immeuble inconnu, et avec une science parfaite et un infatigable sens de l'époque, il a rétabli tout l'aménagement intérieur de l'hôtel sur les plans primitifs sans toucher le moins du monde à la décoration. Il y a réussi, car cela est vraiment bien à présent le logis où la Grande Mademoiselle s'en venait par le coche d'eau rendre visite à celui qu'elle aimait et dont celui-ci pieusement lui a dédié les beaux murs.

Dés l'entrée, en effet, dès que l'on a traversé la cour parquée en pavés de rocs, cette dédicace frappe les yeux. Face à face deux hautes statues nichées dans les parois se regardent. Un homme drapé à l'antique, Lauzun sans doute, écrit sur des tablettes cette phrase : *Memor fiat iterum antiquum* (je me souviens des jours anciens), tandis que son épouse adresse cette assurance à la statue de la Grande Mademoiselle telle qu'elle la voit à Versailles, vêtue et casquée en Miroir d'Orléans, et ce geste au sommet de cet escalier rempli déjà la demeure entière de son évocation.

Voici le grand salon. Quatre fenêtres l'éclairent. Deux loggias le surplombent. Une immense toile anime tout un panneau par les chevauchées et les marches de l'héroïque passage du Rhin. En bas-relief, ourlé de marbre vert, un profil de Louis XIV se détache, et tout en haut, dans le ciel du plafond, fatoutent en se culbutant des Amours de Boucher.

Une porte s'ouvre, on entre dans un petit, un tout petit salon. Sur la cheminée s'enlève le portrait de la Grande Mademoiselle peint par Mignard. Elle est délicieusement jeune, toute rose, le visage tout frissonnant de boucles blondes et la jupe blanche enroulée de fleurs. D'autres portraits s'alignent. Ils sont moins gracieux, tel celui d'un Ogier rasé de qui le jansénisme enfle les regards. Mais quel coin exquis, ce boudoir aux panneaux de rocaille dorée, aux glaces quadrillées et à la fenêtre si au-dessus de l'eau que les chandals glissant vers l'arche des ponts semblent en raser le bord silencieusement.

Puis, c'est la chambre à coucher avec le lit de milieu, la ruelle et les sentiers perdus dans le noir de l'alcôve, les petits escaliers de tourelles qui montent aux appartements supérieurs, aux cabinets de toilette laqués de marbre et qui descendent aux sous-sols où subsiste la trace du souterrain par lequel, dit une survivance des potins du temps, la Grande Mademoiselle s'introduisait dans l'intimité de l'hôtel Lauzun.

En aucun endroit, par exemple, on ne trouverait un portrait du maître de céans, que trop souvent l'on confond, en l'appelant le beau Lauzun, avec le fade Lauzun qui, sous Louis XVI, bénéficiait déjà de l'illustre nom de son prédécesseur. Est-ce une coquetterie de celui que Saint-Simon définit « un petit homme blondasse, bien fait de sa taille, de physionomie haute, plein d'esprit qui imposait mais sans agrément dans le visage », de n'avoir pas voulu livrer ses traits aux critiques de l'avenir, lui qui livrait si volontiers à ses propres traits les critiques du présent. Toujours est-il qu'il n'existe pas de lui une image que l'on puisse certifier authentique.

En tout cas, sa personnalité existe là dans « son chez lui » bien vivante dans la compagnie des souvenirs muets, mais si parlants, et nul doute que si les échos de la Porte-Saint-Martin lui parvenaient, elle ne se réjouisse, — elle qui fut tant moderne à son heure, — de rentrer par la grande porte, c'est le cas de le dire, dans l'actualité.

Louis Chevreuse.

Échos

La Température

Hier, le ciel était encore très nuageux ; quelques légères averses sont tombées pendant la matinée, mais, l'après-midi, elles ont été plus courtes et moins fréquentes. En outre, le vent, qui soufflait du sud-ouest, est moins froid que la veille et la température s'est sensiblement radoucie.

A sept heures du matin, le thermomètre marquait 11° au-dessus de zéro, et 15° vers cinq heures du soir. La pression barométrique accusait, à midi, 758^{mm}. La situation atmos-

phérique reste troublée sur le nord-ouest et le centre de l'Europe.

Des pluies sont tombées sur le centre et l'ouest du continent ; en France, il a plu à Cherbourg, à Nantes, au Havre et à Besançon. Sur la Manche et la Méditerranée, la mer est très houleuse.

La température a un peu baissé sur nos régions de l'est et du sud.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 8° à Dunkerque, à Boulogne, à Bordeaux, à Limoges, à Toulouse et à Besançon ; 9° à Clermont, à Charleville, à Nancy, à Lyon et à Cette ; 10° à Cherbourg, à Brest, à Ouessant, à Biarritz, à Nantes et au Mans ; 11° à Lorient, à Rochefort, à Cap-Bern, à Perpignan et à Marseille ; 14° à Orléans et à Alger.

En France, des pluies sont probables dans le nord et l'est.

(La température du 13 avril 1908 était, à Paris : 7° au-dessus de zéro le matin et 16° l'après-midi ; baromètre : 760^{mm} ; très beau temps.)

Monte-Carlo : Température (terrasse du Casino), à dix heures du matin, 22° ; à midi, 24°. Temps doux.

Nice : Température : à midi, 17° ; à trois heures, 17°.

Du New York Herald :

A New-York : Temps nuageux. Température : maxima, 16° ; minima, 9°. Vent sud-est.

London : Temps couvert. Température : maxima, 13° ; minima, 7°. Vent sud-ouest. Baromètre, 752^{mm}.

Berlin : Temps nuageux. Température (à midi) : 8°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Maisons-Laffitte. — Gagnants du Figaro :

Prix de Montgeron : Mina ; Susquehanna.

Prix de Pont-Carré : Craïdon ; Arago.

Prix du Cœur-Volant : Mosquito ; Prince Consort.

Prix Eugène-Adam : Sea Sick ; L'Inconnu.

Prix de Langé : Marguerite ; Monty.

Prix de Bécheville : Percy ; Chulo.

A Travers Paris

Ceux du Pas-de-Calais.

Ce n'est pas qu'à Saint-Etienne et Paris que se soit en ce moment la fièvre syndicale. A Lens aussi, le « vieux syndicat » des mineurs du Pas-de-Calais vient de tenir, sous la présidence de M. Basly, son congrès annuel.

A cette occasion, M. Basly a cru devoir féliciter ses camarades de leur récente adhésion à la C. G. T. Et cependant... Nulle félicité n'est complète ; il a bien fallu que M. Basly en fit l'aveu. Voici :

Une autre Fédération de mineurs avait précédé dans la C. G. T. celle que M. Basly patronne : c'est la « Fédération syndicale » que gouverne Brouthoux, le libéral. Les deux fédérations étaient brouillées, bien entendu. Mais M. Basly avait ingénument espéré qu'« au sein » de la C. G. T. on se réconcilierait. Illusion. Le citoyen Brouthoux ne veut rien savoir ; et les exigences « dracونيennes » qu'il manifeste (on n'est pas libéral pour rien !) rendent, paraît-il, tout accord impossible pour l'instant. La rencontre des syndicats concurrents n'aura donc servi qu'à fournir aux amis de Basly et à ceux de Brouthoux le moyen de se disputer un peu plus souvent, et de plus près. Et M. Basly s'en afflige. En entrant à la C. G. T., il caressait d'autres rêves...

Mme la marquise de Ganay, présidente de la société des « Amis de Fontainebleau » (dont nous annonçons, il y a quelques semaines, la fondation), a vu se grouper en peu de temps autour d'elle des centaines d'adhérents, désireux de collaborer à son œuvre si intéressante de conservation.

La Société organisée déjà des réunions, et on annonce pour demain la première, qui aura lieu à Fontainebleau.

Les sept élections que l'Académie française aura faites avant les vacances devront naturellement être suivies, l'hiver prochain, de sept réceptions, et la Compagnie se trouve fort embarrassée pour « placer » ces solennités sur le calendrier.

Toute réception, en effet, occupe l'Académie pendant trois séances : la première consacrée à l'élection de la commission de lecture des discours ; la seconde, à l'audition, en comité secret, de ces discours, toujours soumis, en principe, à correction ; la troisième enfin, à la lecture en public.

Or, même en admettant que les sept réceptions et les opérations préliminaires se suivent sans interruption, il faudrait compter vingt et une séances hebdomadaires, soit plus de cinq mois.

Dans ces conditions, tout autre travail que la préparation des réceptions des nouveaux élus serait impossible, et l'Académie devrait ajourner, non seulement le Dictionnaire, — ce qui serait un inconvenient relativement léger, — mais les discussions sur les prix de 1910, ce qu'elle considère comme beaucoup plus fâcheux.

Il n'y a qu'un moyen de sortir de là, nous disait hier un immortel, c'est de multiplier les séances, et nous comptons nous réunir, si le faut, deux fois par semaine cet hiver...

Mais les vacances prochaines ne vont-elles pas diminuer ce beau zèle ?

A propos des Salons, révérons ici aux historiographes de l'art un animalier qui fut aussi ignoré comme sculpteur que célèbre comme poète.

Il s'appelait Alfred de Musset. Il avait pris des leçons d'Auguste Barre, le frère du graveur dont la signature se trouve sur toutes les pièces de monnaie frappées sous le second Empire.

Dans une lettre que nous montrant un jour sa vieille gouvernante Adèle Colin il raconte qu'ayant ébauché une petite chatte il a employé d'abord un coutelet de cuisine, puis ses mains, puis les

« petits bâtons » — il voulait dire les ébauchoirs — dont se servent les sculpteurs, et il invite son professeur à « venir voir ça », l'assurant que son œuvre, « malgré un torticolis et une fluxion, que d'habiles retouches feront disparaître, sera admirable et digne peut-être de figurer au Salon.

Aucun « livret » malheureusement ne mentionne parmi les exposants de la sculpture le nom de l'animalier Alfred de Musset ; et, ce qui est plus fâcheux encore, aucun ami ou parent du poète ne sait ce qu'est devenue la petite chatte qu'il annonçait à son professeur de sculpture Auguste Barre.

Une actionnaire du Figaro, qui était venue toucher son dividende, n'a voulu recevoir que la moitié de la somme qui lui revenait. Elle a laissé les 95 fr. 40 qui lui restaient à toucher « pour les pauvres du Figaro ». Ce n'est pas la première fois qu'elle agit ainsi ; mais, cette fois comme les autres, elle a exigé que sa gentille et bonne action fût anonyme. C'est pour cela que nous racontons, sans la nommer, son joli geste.

Le scandale télégraphique. Nous avons reçu hier la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur,
Peut-être n'est-il plus très utile d'ajouter un paragraphe à vos notes sur le scandale postal, après le définitif scandale de la grève des postiers ? Cependant, voici : une dépêche mise au télégraphe hier matin, huit heures quarante-cinq, à Vaucresson (Seine-et-Oise), n'est parvenue au bureau central de Paris que ce matin à neuf heures, et n'a été remise à neuf heures et demie — soit environ vingt-cinq heures pour franchir vingt kilomètres — un peu moins de temps, il est vrai, qu'il n'en faut pour obtenir une communication téléphonique, mais, en revanche, un peu plus qu'il n'en faut pour se rendre de Paris à Vienne.
At-je le plaisir de détenir un record ?
Veuillez, etc...
UN DE VOS ABONNÉS.

Nous transmettons cette juste plainte à M. le docteur Simyan, pour le cas où il serait encore sous-secrétaire d'Etat ces jours-ci.

Les viandes exotiques. Depuis quelque temps, certains marchands de comestibles parisiens s'efforcent à donner au goût de leur clientèle des sensations culinaires exotiques. Ce fut d'abord le chameau qui, de ses cottelettes et de ses filets, para leurs dévotionnaires, les amateurs de viande. Aujourd'hui, les amateurs de chairs, sinon savoureuses, du moins rares et lointaines, vont pouvoir apprécier les bosses de zébu, dont, paraît-il, les gourmets de l'Inde, Européens et indigènes, sont fort friands.

Ces bosses, prélevées sur des animaux engraisés spécialement, vont nous parvenir ici, de Calcutta, salées, pimentées, et enfermées dans de confortables boîtes de fer-blanc.

Avais-je tous ceux dont les illusions de voyage n'auraient pas été satisfaites par une excursion sur le Gange au cinématographe. Avec un peu d'imagination et un rôle de bosse de zébu, ils pourront se croire dans le pays des brahmanes.

Hors Paris

Le premier ballon en Turquie.

MM. Henri Turot et Barbotte se préparent à partir avec le ballon *Osmantli*, de 1,2-10 mètres cubes, pour Constantinople, Smyrne et Salonique, où l'on attend avec impatience l'arrivée des aéronautes. On sait en effet qu'il n'y a jamais eu jusqu'ici de ballons en Turquie, toute ascension aéronautique ayant été toujours très sévèrement interdite sous l'ancien régime sur toute l'étendue de l'empire ottoman.

L'*Osmantli* a d'ailleurs effectué, il y a deux jours, sa première sortie, sous l'habile direction de M. Barbotte, l'un des meilleurs pilotes de l'Aéro-Club. A bord se trouvaient son camarade de voyage, M. Turot, ainsi que le commandant Felth, attaché militaire de Turquie, et M. Albert Keyzer. Après une magnifique promenade aérienne, le ballon a atterri sans encombre à Marmarat.

La bibliothèque du président Castro : Nous nous demandions hier si, dans sa villa du Paradiso, le président Castro avait une bibliothèque.

Un de nos lecteurs nous envoie à ce sujet le détail suivant.

En s'installant, Castro avait commandé une belle bibliothèque dont il avait fourni le plan lui-même : les rayons d'en bas pour les grands volumes, ceux du milieu pour des volumes moyens, ceux d'en haut pour des tout petits.

Or, il advint que les livres qu'il avait fait acheter se trouvaient trop grands pour rentrer dans les rayons supérieurs. Comment faire ? Modifier la bibliothèque ? Castro trouva mieux. Il fit tout simplement rogner les volumes à la dimension voulue et il obtint ainsi l'harmonie désirée entre le contenant et le contenu.

Nouvelles à la Main

Socialisme : Le gouvernement a renoncé à poursuivre les instituteurs syndiqués.

Mais les instituteurs syndiqués n'ont pas renoncé à poursuivre le gouvernement.

Ainsi tout s'équilibre.

Le temps se rafraîchit.

La chaleur a cessé au moment de l'ouverture du Salon de peinture.

Et cependant cela fait pas mal d'huile sur le feu...

Vous étiez à la visite du Président ?

J'y allais, et puis j'ai aperçu sur un

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION

26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^t)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

banc, près de l'entrée du Grand Palais, une inscription qui m'a fait reculer.
— Laquelle ?
— « Prenez garde à la peinture ».

Devant un paysage impressionniste :
— Qu'est-ce que ce peintre a bien pu vouloir représenter ?
— Il ne le sait pas lui-même. Il a peint ça sans dessiner...

— Que va devenir ce pauvre Castro si en aucun pays on ne lui permet de débarquer ?
Il finira ses jours en montant des bateaux.

Le Masque de Fer.

Émeutes
à Constantinople

RÉACTION CONTRE LES JEUNES-TURCS

Le Parlement envahi. — Démissions du grand-vizir et du président de la Chambre. — Un aide de camp, un député, un émir et un ministre tués par la troupe.

Je crains fort que la révolution turque ne soit en passe de se discrediter aux yeux de l'Europe et de perdre la considération qu'elle avait, jusqu'à ces derniers temps, méritée.

Ce qu'elle éprouve maintenant, ce sont, semble-t-il, les inconvénients de ce qui avait constitué, dès le début, ses avantages. Les mêmes causes qui avaient produit, dans le nouveau régime, l'ordre et l'autorité des premiers jours, menacent de déterminer, à l'heure actuelle, le désordre et l'anarchie.

Faite par l'armée, la révolution turque eut, par cela même, ce qui manque presque toujours aux révolutions : la force et la discipline. Les légions de Macédoine, se soulevant toutes d'un même élan, entraînaient avec elles la presque totalité des troupes et devenaient ainsi, sans coup férir, maîtresses de la situation

du président de la Chambre et du ministre de la guerre. »

Londres, 13 avril.
Un télégramme privé reçu aujourd'hui de Constantinople est ainsi conçu : « Ce matin, les boutiques ont été fermées ; une panique s'est déclarée, à la suite d'une manifestation faite devant le Parlement par un certain nombre de soldats, sans leurs officiers. »

Constantinople, 13 avril.
La situation est grave.
Les émeutiers ne se sont pas emparés du siège du gouvernement, mais ils occupent le Parlement, où ils laissent cependant pénétrer les députés.

La populace, en armes, s'est jointe à eux.
Les troupes de la garnison semblent être, pour la plus grande partie, favorables à l'émeute.

Le ministre de la guerre ne paraît plus avoir à sa disposition que quelques bataillons ou batteries.

Le cheik-ul-Islam est en pourparlers avec les émeutiers qui, en outre des réclamations dont il a été parlé, demandent un remaniement partiel du ministère.

On ne signale jusqu'à maintenant aucune effusion de sang.

On cite seulement quelques actes de violence dont ont été victimes, entre autres, deux officiers.

Il est fort douteux que ce soulèvement soit l'œuvre des seuls émeutiers. Il est probable qu'il est fomenté par l'Union libérale ou l'Union musulmane.

Constantinople, 13 avril.
Dans la manifestation populaire de ce matin, l'élément religieux prévalait. Les personnes qui étaient à la tête de la manifestation portaient des drapeaux verts.

Les manifestants réclamaient le respect absolu de la loi religieuse, le départ ou la destitution du grand vizir et du ministre de la guerre, l'exclusion du président Ahmed-Riza.

Quelques députés se rendirent de la Chambre et de la place Sainte-Sophie, avec des groupes de manifestants, devant les casernes et demandèrent aux soldats de se joindre à eux ; quelques sous-officiers et soldats abandonnèrent ainsi les casernes et se mêlèrent aux manifestants. De nombreux officiers ont été arrêtés et surveillés par les soldats rebelles.

La foule arracha violemment les nouveaux bonnets noirs par lesquels beaucoup d'Ottomans, depuis la Constitution, ont remplacé le fez traditionnel.

Jusqu'ici la manifestation ne présente aucun caractère antichrétien ni d'opposition à la lettre de la Constitution.

A Stamboul, la panique est assez grande. La garnison de Constantinople est sous les armes, sous le commandement direct de Moukhtar-pacha.

Les troupes rebelles parcourent les rues de Stamboul sans provoquer jusqu'ici de désordres.

A Galata et à Pera, tous les magasins sont fermés.

Deux ou trois officiers ont été tués, mais à la suite de différends ayant un caractère privé.

Constantinople, 13 avril.
La garnison presque tout entière de Constantinople, après avoir empiété les officiers, a manifesté pendant toute la journée à Stamboul, acclamant le Sultan et réclamant la destitution du grand vizir et du ministre de la guerre.

Hilmi-pacha et les autres ministres ont démissionné.

Ce soir, les troupes ont tué le député Agabé et l'émir Mohammed Arslan, président de la commission des affaires étrangères, qu'ils prirent pour le député Hussein Djahid, affilié au comité « Union et Progrès », et rédacteur du *Tanin*.

Les troupes ont tué également un aide de camp que le général Moukhtar, commandant le corps de Constantinople, avait envoyé pour les inviter à rentrer dans les casernes ; elles ont tué sur le pont de Galata un officier grec qui les invitait au respect de la discipline.

Constantinople, 13 avril.
Le ministère a donné sa démission, et celle-ci a été acceptée.

On assure que Kiamil-pacha serait chargé de former le nouveau cabinet.

Constantinople, 13 avril.
Le président de la Chambre a démissionné, ainsi que le grand vizir et le cabinet tout entier. Le Sultan a accepté ces démissions. Il a ensuite nommé Kiamil-pacha grand vizir.

Un député ressemblant à un de ses collègues, Jeune-Turc ardent, a été assassiné ce soir par des soldats.

De grands mouvements de troupes ont lieu, se rendant à Stamboul ou quittant la ville. Quelques corps de troupes sont sans officiers et sont évidemment en révolte. D'autres sont conduits par leurs officiers, mais leur attitude est incertaine, car il semble que les officiers ont été contraints par les soldats à marcher avec eux.

Constantinople, 13 avril.
Sont nommés : Kiamil-pacha, grand vizir. Nazim-pacha, ministre de la guerre, et Said-pacha, ministre des affaires étrangères.

Constantinople, 13 avril.
Dans la soirée, les noms de Tevfik-pacha, ancien ministre des affaires étrangères, et du maréchal Edhem-pacha ont été colportés pour faire partie du cabinet.

On annonce que Nazim-bey, ministre de la justice, a été tué par les soldats ; la plupart des troupes de la garnison campent cette nuit à Stamboul.

Ce qu'on dit à Berlin

Berlin, 13 avril.
Dans les milieux turcs de Berlin on croit que les nouvelles de Constantinople sont exagérées. L'ambassade de Turquie déclare qu'elle n'en a pas été avisée et y voit la preuve de leur peu d'importance.

Un membre influent du comité jeune-turc, arrivé hier de Constantinople, a expliqué nettement la situation au *Berliner Lokal-Anzeiger*.

L'armée, la flotte et le comité jeune-turc ne font qu'un et si le Sultan lui-même s'avait de conspirer, on le traduirait devant une Haute Cour de justice et, en vingt-quatre heures, son sort serait décidé. L'Union libérale et les Jeunes-Turcs se combattent sur la question des nationalités, mais sont unis dans l'amour commun pour la liberté et la volonté ferme de défendre la Constitution. Aucun danger ne menace le régime moderne installé par nous.

Tel n'est pas l'avis des Allemands, qui

considèrent la situation comme étant extrêmement grave. La dictature militaire ou la réaction paraissent au *Lokal-Anzeiger*, au *Tageblatt* et à la *Vossische Zeitung* les deux solutions possibles.

A Sofia, on est plus pessimiste encore et on semble résolu à profiter de la situation. Un membre du cabinet a déclaré au correspondant de la *Vossische Zeitung* : « La question de l'indépendance bulgare va être résolue non dans quelques jours, mais dans quelques heures. Il n'est pas impossible que nous donnions l'ordre de mobiliser. »

On télégraphie de Vienne au *Berliner Tageblatt* :

On voit, dans les milieux informés, la main de l'Angleterre dans les derniers événements et le bruit court que cette puissance songe à s'emparer des îlots à l'entrée des Dardanelles. Un diplomate éminent m'a déclaré qu'il n'a aucun espoir dans la consolidation des affaires turques, même si on réussit à triompher de l'émeute, et que l'avènement d'un régime libéral ne ferait que hâter la dissolution de l'empire turc. Les Jeunes-Turcs se sont montrés trop nationalistes et pas assez libéraux.

La Turquie reste l'homme malade qui continuera à troubler l'Europe, et la crise orientale continue.

Le *Berliner Tageblatt* publie l'information suivante à laquelle il faut attacher la plus grande attention :

La cause de l'émeute, ce sont les deux mille officiers qui ont été rayés des cadres par décision du Parlement, parce qu'ils étaient des incapables arrivés par protection, et qui ont réussi à fanatiser les soldats contre le régime actuel.

Un officier supérieur me disait tout récemment :

« Le Sultan s'est mis à la tête du parti jeune-turc soit par intérêt, soit par crainte. »

Nous allons voir s'il y restera. — BONNEFON.

Le Monde & la Ville

SALONS

Très élégant dîner hier chez Mme Edouard André. Les convives étaient :

Prince Odescalchi, comte de Lamezan-Salins, comte de Lamoignon, et marquis de La Roche-Aymon, comte et comtesse de Castilleja, vicomtesse Dangier, et Mme de Constantinovitch, Mme de Benardaki, baron Niviere, baron et baronne Henri Niviere, marquis de Modane, M. Chabert, comte Gaston de Montesquiou-Fezensac, etc.

— Lundi dernier, dîner suivi de réception comite de bridge chez la princesse de La Tour d'Auvergne née Fleumartin. Parmi les invités :

Le ministre de Belgique et Mme Le Châtel, princesse Zuro, marquis et marquise Guilhem de Pothuan, comtesse de Messey, Bernard de Gontaut-Biron, de Pleumartin, de Durfort, Aimer de La Roche-Aymon, comte et comtesse de Castilleja, vicomtesse Dangier, et Mme de Constantinovitch, Mme de Benardaki, baron Niviere, baron et baronne Henri Niviere, marquis de Modane, M. Chabert, comte Gaston de Montesquiou-Fezensac, etc.

— Musique intime chez M. Robert Le Lubez. Les interprètes de l'intéressant programme étaient : la baronne P. de Bourgoing, délicieuse dans plusieurs monologues ; Mme Marguerite Picard, de l'Opéra, exquise dans le duo de *Stigurd*, chanté avec le maître de la maison, et le duo d'*Aida* chanté avec Mme Hunebelle, et enfin dans une charmante mélodie de M. L. Hermet, qui, accompagné par l'auteur, mit en plein relief la superbe voix et le style impeccable de cette grande cantatrice.

— Le mardi 27 avril, soirée musicale chez Mme de Munkacsy dans ses salons de la rue Jouffroy.

— Le jeudi 29 avril, une heure de musique russe chez Mme Paul Poisson dans son hôtel de la place Malesherbes.

— Un grand dîner a été donné hier par les souverains espagnols en l'honneur de L. A. A. le prince et la princesse Nashimoto de la famille impériale du Japon. Au nombre des invités : les membres de la famille royale, le prince de Bavière, les membres du gouvernement, les grands dignitaires de la Cour, le ministre et les membres de la légation du Japon.

Le prince Nashimoto, portait le grand-collier de Charles III, et la princesse le grand-cordon de l'ordre de Marie-Louise. Ces décorations leur avaient été conférées hier même.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

S. A. R. le duc d'Alençon, accompagné du comte de Leusse, est arrivé à Rome et est descendu, avec sa suite, à l'hôtel du Quirinal.

— M. José Pardo, ancien président du Pérou, et Mme Pardo, arrivés avant-hier à Cherbourg, à bord du *Kaiser-Wilhelm-II*, ont été reçus par M. Ernesto Ayuso, consul du Pérou à Paris, et par un délégué du ministre des affaires étrangères qui leur souhaita la bienvenue au nom du gouvernement français.

— M. et Mme Pardo sont arrivés ce matin à Paris où ils comptent rester quelque temps.

— M. Fernand Le Borne, qui fut ces jours-ci victime d'un accident de voiture, est entré en convalescence.

— Mme Contat Desfontaines a mis au monde un fils qui a reçu le prénom de Jacques.

— Reconnu parmi les dîneurs du restaurant du Carli :

Comte Peraki, prince et princesse Ghika, comte de Castillon, comte de Saint-Victor, comte de Vaulx, M. et Mrs Tyler Morse, M. et Mrs H. Menzies, M. et Mme Stern, vicomte de Vaux, M. et Mme Kessler, M. Rosenberg, M. et Mme H. Hawkins, prince Serge Bogdanovitch, M. et Mme W. D. Boyce, Mrs C. Ward, Mrs Ph. Kearny, etc., etc.

CERCELES

M. A. de Navay de Foleck, conseiller royal de Hongrie en France, présenté par l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie et le vicomte de Janzé, a été reçu comme membre au cercle de l'île de Puteaux.

MARIAGES

Rectification d'une erreur typographique.

C'est M. Léon Archimbaud, et non pas Archambault, fils du député de la Drôme, qui est fiancé à Mlle Jenny Gauchot.

AU PAYS DU SOLEIL

— Le Roi d'Angleterre, après avoir joué hier avec sir Fred Darley, ancien lieutenant-gouverneur en Australie, et sir Robert Finaly, a passé l'après-midi au Golf de Biarritz.

Le capitaine Fortescue et le docteur Reid, après avoir accompagné Sa Majesté à Paris, retourneront à Londres. Le colonel Ponsonby suivra le roi dans sa croisière.

L'impératrice douairière de Russie accompagnera le Roi et sa suite, la reine Alexandra, et à Gènes elle s'embarquera sur le yacht royal *Victoria and Albert*.

CHASSES

Equipages réunis de la vicomtesse de Chézolles et du marquis de l'Aigle. Chasse du 12 avril. Rendez-vous au Puits-du-Roi, forêt de Compiègne.

Attaque près du carrefour du Pelican sur une harde, les animaux se font chasser ac-

parti par les carrefours des Plaisidurs, du Puits-du-Roi et du Moulin, où il fait un retour, passe au Marché-du-Puits, se fait relancer au Vivier-Corax, va aux carrefours du Vol et du Moulin où il tient les abois, il est porté bas par les chiens après deux heures de chasse.

Laisser-courre par La Branche et Louis.

Marquis et marquise de l'Aigle, comtes et comtesses de l'Aigle, A. de Bertier, F. Pillet-Will, de Carné, P. et J. de Segonzac, MM. et Mmes Wagner, G. Menier, P.-L. Royer, Allez, Desbureaux, F. de Valroger, Saint-Clair, comtesse D. de Beauregard, vicomtesse R. et J. de Chézolles, de Quénetain, de La Tullaye, MM. E. Thurneysen, de Pomereau, J. et A. Moreau, Martel, de Glos, de Vienne, M. et Mme de Mlle Pepin-Lehalleur, Mmes Binder-Mestro, Talon de Montal, Leman, Mme et Mlle Sibien, comtesse d'Orsetti, d'Evry, Foy, d'Argenteuil, de Bussy, T. d'Orsetti, M. de Beauregard, de Leusse, barons Mariani, de Mandell, comtesse de Lamoignon, M. et Mme Segonzac, lieutenants de Sarigès et Le Bleu, etc.

Samedi prochain, rendez-vous au carrefour du Gouverneur, en forêt de Compiègne.

DEUIL

On a célébré hier, en l'église Saint-Nicolas, le décès de M. Louis Maurice et Mme Maurice, fils de M. Louis Maurice et Georges Charpy et Georges Collin, ses gendres ; MM. Pierre, Jean et Jacques Charpy, Charles et René Baudry, ses petits-enfants ; MM. Edmond Baudry, son frère ; Paul Kauffmann, Louis Koenig, Elie et Paul Noblet, ses neveux.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Korn, inspecteur général du génie maritime ; Guillaumin, président du comité des Forges de France ; Desmur, sous-directeur de la Compagnie P. L. M. ; du Bousquet, ancien président de la Société des ingénieurs civils de France ; Salomon, président du comité de la *Revue des chemins de fer* ; Chabal, ingénieur, ancien directeur et de la traction de la Compagnie P. L. M.

Reconnu dans la nombreuse assistance : Général Delanne, Bessard, Georges L. Poittevin, Alfred Loret, Béranger, A. Brière, Ch. Julien, Albert, A. Sarrailh, Pélion, Javary, Guérier, Henry Renaud, Paul Besson, Henri Dufrenoy, Albert Aubertin, Bluyens, Auguste Biver, Jacques Aguilon, colonel Pouille, L. Rivet, A. Bergeret, Quessel, Ed. Widmann, Rodrigue, Blanc, G. Renaud, colonel Lobeau, Fader, Paul Biquet, P. Privat, Lionel Marie, Blum, A. Bellet, F. Avice, baron Hottinguer, J. Kechlin, Michel Lévy, Raymond Bacot, P. Worms de Romilly, Brosselin, Joseph Honolte, Pierre Seligmann, Albert Bouché, ministre de la République, Chaudoye, V. Saglier, docteur Luc, Denasura, R. Jourde, Tissier, Paul Averlant, Georges Noblet, etc.

L'inhumation a eu lieu au cimetière Montparnasse.

— Les obsèques de M. Paschal-Grousset, député de la Seine, ont été célébrées hier au milieu d'une nombreuse assistance, qui s'est fait rendre à la maison mortuaire, 34, rue de l'Étang, à Saint-Mandé.

Le deuil était conduit par MM. Louis Grousset, officier supérieur en retraite, frère du défunt ; Henri Laville et Ludovic Roussel, ses beaux-frères ; Adrien et Jacques Hébrard, ses cousins.

Les honneurs militaires ont été rendus par un bataillon du 116^e régiment d'infanterie avec colonel, drapeau et musique.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Marsoulan, conseiller municipal de Paris ; Delaine, Teissonnier, Beaugard, membres du Comité socialiste de la 2^e circonscription du dixième arrondissement, et par M. Pierre Alessandrini.

De nombreuses couronnes ornaient le char funéraire.

Reconnu dans le cortège :

MM. Maurice Berteaux, vice-président de la Chambre ; le docteur Lévyraud et Nollath, députés de la Seine et du Rhône ; Eugène Pierre, député de la Seine ; M. de la Roche-Aymon, comte et comtesse de Castilleja, vicomtesse Dangier, et Mme de Constantinovitch, Mme de Benardaki, baron Niviere, baron et baronne Henri Niviere, marquis de Modane, M. Chabert, comte Gaston de Montesquiou-Fezensac, etc.

— Au cimetière du Père-Lachaise, où a eu lieu l'inhumation, des discours ont été prononcés par MM. Normand, au nom du groupe socialiste parlementaire ; Biers, au nom de la Fédération socialiste de la deuxième circonscription du dixième arrondissement ; Lévy, au nom des groupes socialistes républicains ; Orly, au nom du parti socialiste indépendant ; Elie May, au nom de la presse socialiste ; Mario Sermet, secrétaire général de l'Association des journalistes républicains.

— Nous apprenons la mort : — de Mme

Emile de Mussel, née Fréconnet, décédée à Paris, 120, rue La Boétie, à l'âge de soixante-deux ans. Les obsèques seront célébrées demain matin à neuf heures, trois quarts, en l'église Saint-Philippe-du-Roule ; — de M. Henri Caillaud, maire de Villiers-le-Bâcle, décédé à Paris, 14, rue de Prony, à l'âge de quatre-vingts ans.

Ferrari.

M. Fallières au Grand Palais

Le Président de la République et Mme Fallières ont inauguré hier après midi le Salon de la Société nationale des beaux-arts.

Au Grand Palais, les attendaient : MM. Antonin Dubost, président du Sénat ; Ruan et Dujardin-Beaumetz ; L. L. Exc. M. Henry White, ambassadeur des Etats-Unis ; Naoum-pacha, ambassadeur de Turquie ; le comte de Souza-Rosa, ministre de Portugal ; MM. Bosch, ministre de la République Argentine ; Manuel de Peralta, ministre de Costa-Rica ; Crisanto Medina, ministre du Nicaragua ; le conseiller de l'ambassade du Japon et Mme Adachi ; Mmes Charles Floquet, Albert Bernard ; MM. Henry Roujon, les généraux Dalstein et Dubois, le préfet de police, M. de Lepine, le colonel et Mme de Laquillet, le colonel M. Lasso ; MM. Léonce Bénédict, Paul Escudier, Boulevard, Ralph Brown, Armand Dayot, Veyrat, de Fouquieres, Mariani, Polpoit, Tony Robert-Fleury, etc., etc.

Ils ont été reçus, au seuil de l'exposition de l'avenue d'Antin, par M. Roll, président de la Société qui, bien que souffrant, avait tenu à venir lui-même faire les honneurs du Salon au chef de l'Etat, et qui était assisté de MM. Carolo-Duran, Rodin, Albert Besnard, Henri Gervex, Jean Béraud, Dubufe, Walther, Raguet, secrétaire général, et de tous les membres du comité.

La visite a commencé par les salles de peinture où M. Fallières s'est tout d'abord arrêté devant la *Jeune République*, vraiment séduisante de Roll qui a complétement, en souriant, puis devant les portraits de Weerts par lui-même, de Mariani et de Mme E. de S., par Carolo-Duran. Le panneau décoratif de Rixens, et les scènes parisiennes de Jean Béraud, la *Partie de billard*, *Au Bar*, le *Mérou*, ont pu beaucoup aux visiteurs, ainsi que la « Dame sur la terrasse », de Louis Picard, et les envois de Guiraud de Sevello, Auburbin, Berteaux, le portrait de Mme Simone Benda par Carolo-Delvalle, les jolies fantaisies d'Albert Guillaume.

Longue station dans la salle Dagnan-Bouveret et dans les deux galeries où sont exposés les superbes panneaux décoratifs de la butte et de Henri Gervex. Le Président a vivement félicité Albert Besnard, qui a envoyé une partie du « Salon » placé au Petit Palais, et qui a

beaucoup apprécié un portrait remarquable du roi de Suède, par Gösta Bernard-Osterman, un exquis panneau décoratif de Roll, et une poignante vision de guerre, au crépuscule et sous la neige, par Pierre Lagarde.

A la sculpture, hommage au buste vivant de Mme Elissieff par Rodin ; M. Fallières rencontre ensuite avec plaisir une excellente effigie de son ami le docteur Artaud par Lamourdedieu, et la *Charge* si émouvante de Jacques Froment-Meurice l'arrête longtemps, avec le cortège, avant le passage à la salle Alexandre Charpentier, où se termine la visite.

Le Président et Mme Fallières ont, en prenant congé, exprimé leur grande satisfaction aux organisateurs et aux exposants du Salon de la Nationale. M. Dubufe a été particulièrement félicité pour le goût avec lequel il a présenté, cette année, sur des tentures nouvelles, les œuvres de ses confrères, et tout le monde a constaté que, grâce aux soins de M. Raguet, la tenue générale de ce Salon et le service d'ordre sont cette année, plus que jamais, irréprochables.

Ch. Dauzats.

beaucoup apprécié un portrait remarquable du roi de Suède, par Gösta Bernard-Osterman, un exquis panneau décoratif de Roll, et une poignante vision de guerre, au crépuscule et sous la neige, par Pierre Lagarde.

A la sculpture, hommage au buste vivant de Mme Elissieff par Rodin ; M. Fallières rencontre ensuite avec plaisir une excellente effigie de son ami le docteur Artaud par Lamourdedieu, et la *Charge* si émouvante de Jacques Froment-Meurice l'arrête longtemps, avec le cortège, avant le passage à la salle Alexandre Charpentier, où se termine la visite.

Le Président et Mme Fallières ont, en prenant congé, exprimé leur grande satisfaction aux organisateurs et aux exposants du Salon de la Nationale. M. Dubufe a été particulièrement félicité pour le goût avec lequel il a présenté, cette année, sur des tentures nouvelles, les œuvres de ses confrères, et tout le monde a constaté que, grâce aux soins de M. Raguet, la tenue générale de ce Salon et le service d'ordre sont cette année, plus que jamais, irréprochables.

Ch. Dauzats.

Figaro à Londres

Le Roi vient de conférer au comte de Desart C. B. pair irlandais, une baronnie du Royaume-Uni, qui en fait un membre de la Chambre des lords. Le nouveau baron, qui était sollicitor du Trésor et king's proctor, prend sa retraite dans quelques jours.

Le king's proctor est une sorte de magistrat enquêteur chargé, entre autres fonctions, de faire surveiller par ses agents les époux divorcés qui n'ont encore obtenu qu'un divorce conditionnel. Si les représentants du king's proctor ne trouvent rien à dire contre la moralité de l'époux qui a obtenu le divorce en sa faveur durant les six mois qui précèdent le jugement définitif, ou s'il est impossible de prouver qu'il y a eu connivence entre les époux séparés, le juge ratifie le jugement conditionnel qui devient alors absolu.

On a proposé à la conférence des P. T. T. britanniques d'affilier l'Association des postiers au parti des travaillistes parlementaires. C'était, disait-on, le seul moyen de faire aboutir les revendications, notamment en les présentant au Parlement. Mais cette proposition n'a eu aucun succès.

Les opposants ont fait savoir que l'alliance avec un parti politique quelconque n'était pas désirable, et que de tous les partis, le parti travailliste paraissait le moins qualifié pour s'allier avec les postiers, car il est composé de socialistes et divisé par les fractions.

La grève des employés de la London United Tramways Company semble terminée sans nouveaux incidents ; les grévistes ont été remplacés immédiatement et ne seront pas repris ; l'énorme majorité des conducteurs et mécaniciens est restée à son poste. Le directeur de la Compagnie, sir James Clifton Robinson, a remercié le personnel de sa loyauté et de sa fidélité en un ordre du jour louant le courage de ceux qui ont résisté noblement aux influences du dehors et qui ont affirmé leur volonté d'être libres de toute ingérence étrangère.

On annonce la mort de sir Donald Currie, un des plus grands armateurs anglais ; il était âgé de quatre-vingt-quatre ans. — J. COURVIER.

Amérique latine

DANS L'ARGENTINE

Buenos-Aires, 13 avril.
L'or à la Caisse de conversion. — L'or continué d'affluer à la Caisse de conversion, qui en a encaissé, à l'heure actuelle, pour 923 millions 500,000 francs.

Retour du président. — Le président de la République, M. José Figueroa Alcorta, vient de rentrer de son voyage dans les provinces. A la gare l'attendaient de nombreuses personnes.

LA FIN DE LA CRISE ORIENTALE

Vienne, 13 avril.
Le ministère de la guerre a ordonné le rappel et le désarmement des réserves de la Bosnie-Herzégovine et de Dalmatie. On conservera seulement ceux qui sont nécessaires pour maintenir dans ces provinces les effectifs sur le pied de paix complet.

Les pourparlers commerciaux entre l'Autriche et la Serbie reprendront après les fêtes de Pâques.

La Correspondance Hongroise dit pourtant que l'on attendra, pour reprendre les négociations, que les relations entre les deux pays se soient améliorées.

Berlin, 13 avril.
Un télégramme de Vienne au *Berliner Tageblatt* mentionne un bruit qui aurait couru dans les cercles diplomatiques, et d'après lequel l'empereur François-Joseph aurait adressé à l'empereur Guillaume une lettre autographe, dans laquelle il exprime sa vive satisfaction de ce que la paix ait été conservée, et où il adresse en même temps à l'empereur d'Allemagne ses plus chaleureux remerciements pour l'appui qu'il lui a prêté pendant la crise des Balkans.

Londres, 13 avril.

Une note communiquée aux journaux dit : « Le gouvernement anglais a communiqué officiellement hier lundi au gouvernement austro-hongrois qu'il était prêt à donner son assentiment à l'abrogation de l'article 25 du traité de Berlin. »

Saint-Petersbourg, 13 avril.

Les négociations entre la Russie et la Bulgarie sont terminées à la satisfaction des deux parties.

Le voyage de M. Isvolsky

Saint-Petersbourg, 13 avril.
On apprend de bonne source que le voyage à l'étranger de M. Isvolsky, quoique celui-ci soit officiellement en congé, a une grande importance, car M. Isvolsky aura des entretiens avec le prince de Bulow et avec M. Pichon, dans le but de discuter avec eux la situation de la reconnaissance solennelle et simultanée de l'indépendance de la Bulgarie. (Agence Havas.)

Congratulations radiotélégraphiques

Tanger, 13 avril.
Les vizirs de Moulay-Hafid, venant de Marrakech, qui sont en ce moment à Casablanca, ont conversé hier, par le télégraphe sans fil, avec El Gueblas, qu'ils ont chargé de remercier le gouvernement français de toutes les attentions dont ils ont été l'objet pendant leur voyage dans la Chaouia.

En Perse

Rescht, 13 avril.
Une soignée de cosaques vient d'occuper, sur la route de Rescht à Téhéran, le pont de Mendil, position dominante qui se trouve à l'est de Kasvin à un jour de marche de Téhéran.

Incendie

New-York, 13 avril.
Un violent incendie a éclaté à Rochester, dans l'Etat de New-York, dans un temple protestant et a fait des dégâts considérables ; on a dû faire la part d'un feu qui a fait sauter à la dynamite un certain nombre de bâtiments près duquel se trouvait un dépôt d'explosifs. Une vingtaine d'édifices, dont plusieurs églises, ont été détruits.

COURTES DÉPÊCHES

— L'empereur et l'impératrice d'Allemagne sont partis hier matin pour Venise avec leur cinquième fils le prince Oscar.

— Le roi de Grèce, la princesse Sophie et la grande-duchesse Marie sont partis hier d'Athènes pour Corfou où ils attendront l'arrivée de l'empereur d'Allemagne. M. Theotokis, se rend également à Corfou.

deuille, où les ouvriers ont toujours reçu les salaires les plus élevés. Mais ils se sont obligés d'abandonner les usines si le mouvement gréviste continue. Ils avaient proposé de verser à la caisse de grève 25 0/0 de leurs salaires. Mais on leur a fait savoir qu'ils soutiendraient plus efficacement leurs camarades en se joignant à la grève.

Quelques ouvriers paisibles ont quitté le pays. Six familles ont abandonné Val-d'Ardennes. Deux autres sont parties de Lormaison.

Aujourd'hui, grève générale. Demain... Demain, on ne sait pas. Les bons messieurs de la C. G. T. enverront le « mot d'ordre » qu'il leur plaira d'envoyer, et que nul ne discutera. Si les troupes restent cantonnées dans la région, il n'y aura pas de troubles graves. Dès qu'elles auront tourné le dos, on donnera l'assaut aux usines. On ne peut que répéter ce pronostic, de tous les côtés, et même celui des ouvriers, quand ils rapportent du cabaret un besoin de sincérité et d'expansion.

Louis Latzarus.

Beauvais, 13 avril.

Les trois manifestants arrêtés samedi à Méru, au cours des incidents qui suivirent l'embarquement des prisonniers, ont comparu cet après-midi à l'audience des flagrants délits, sous l'inculpation d'outrages, violences et rébellion à la gendarmerie.

Ils ont été condamnés respectivement : Devèse, à quatre mois de prison ; Champenois, à trois mois de prison ; Deschamps, à un mois de prison.

La colonie de Gaillon en révolte

Les commissaires faisant la leçon et imposant leurs volontés aux ministres, les ouvriers dictant leurs exigences aux patrons, les prisonniers se décident à prendre l'offensive pour formuler contre leurs gardiens des revendications. Ceci n'est point une idée de revue.

Voici la dépêche que nous recevons de notre correspondant de Rouen :

Rouen, 13 avril.

Vingt détenus de la colonie correctionnelle de Gaillon se sont révoltés. Lundi après-midi, pendant que les gardiens déjeunaient, ils ont dévalisé l'atelier de cordonnerie et, après avoir fracturé l'armoire aux outils, se sont armés de tranchets et de marteaux, puis ils ont résisté aux gardiens et à la troupe venue pour rétablir l'ordre. Cinq surveillants ont été blessés, peu grièvement.

Durant toute la nuit, les révoltés ont tenu la force armée en échec. Les soldats de la garnison, baïonnette au canon, étant parvenus à les acculer dans l'angle d'une cour, les mutins se sont enfin rendus.

Pendant cette révolte, au cours de laquelle d'importants dégâts ont été commis dans la prison, dix-huit détenus, repris de justice des plus dangereux, sont parvenus à s'enfuir à travers bois. Sept ont été repris ce matin par les gendarmes de Louviers, mais les autres courent encore. La région est terrorisée. Le directeur général des services pénitentiaires, M. Schrameck, est venu aujourd'hui à Gaillon.

Une lourde agitation continue à régner dans la colonie où l'ordre n'est pas encore entièrement rétabli. Les révoltés formulent des exigences, ils demandent le déplacement de quatre surveillants pour rentrer dans la colonie.

Lamy.

JOURNAUX ET REVUES

Manigances

S'il on veut s'amuser, il faut lire l'éditorial de la *Lanterne*. C'est une chose excellente !

La *Lanterne* s'autorise des citoyens Varenne et Breton pour flétrir ces « alliances » immorales, qu'au temps des élections divers politiciens contractent avec de tous autres politiciens. Ces alliances sont « immorales » parce qu'elles sont des alliances politiques, pour trouver des alliés politiques, sacrifier leurs opinions personnelles, trop volontiers. Exemple, — et c'est mieux qu'un exemple, — union de socialistes et de réactionnaires.

Or, justement, les citoyens Varenne et Breton, pauvres gens, ont, ces jours-ci, les pires ennemis au congrès de Saint-Etienne pour avoir, eux aussi, en période électorale, contracté, socialistes, une profitable alliance avec des radicaux. Les socialistes de Saint-Etienne considèrent cette alliance-là comme « immorale », parce qu'ils n'ont pas beaucoup plus d'estime pour les radicaux que pour d'autres « réactionnaires ».

Et pendant ce temps-là, la *Lanterne* et les autres journaux radicaux ne songent qu'à organiser, en vue des élections prochaines, l'alliance électorale et « immorale » des socialistes et des radicaux !

C'est comique. Pourquoi et comment l'alliance des socialistes et des radicaux serait-elle moins « immorale » qu'une autre ? Les socialistes et les radicaux sont-ils d'accord sur la politique générale ? Les socialistes ont-ils seulement de bons procédés à l'égard des radicaux ? Non... Et la molle mansuétude des radicaux n'y fait rien. Les radicaux, présentement, n'ont pas de pires ennemis que les socialistes : ils possèdent ce pouvoir avantageux, que les socialistes guignent et qu'ils attrapent pour peu que les radicaux continuent de gouverner — ou de ne pas gouverner — ainsi.

Les radicaux ne devraient pas parler de l'immoralité des alliances électorales : l'utilité, la commodité, oui ; le reste n'est que plaisanterie ostentatoire.

André Beauvier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

Paris-Journal :

Autour des grèves. Ce n'est pas parce que les patrons de Méru auront perdu leurs usines qu'ils pourront mieux qu'apparaître donner satisfaction à leurs ouvriers. Au contraire. C'est donc en définitive contre eux-mêmes que les démolisseurs travaillent.

S'ils comptent sur un geste souverain de la C. G. T. pour recréer soudainement l'outilage défilé et rebâtir les immeubles démolis, ils auront le loisir de serrer de plusieurs crans leur ceinture avant que s'accomplisse ce miracle.

Le Radical :

Ce n'est pas pour la première fois que la possibilité de l'établissement d'un régime de paix entre travailleurs et employeurs est envisagée. M. Millerand, depuis longtemps déjà, propose la formation de conseils permanents d'arbitrage composés de patrons et d'ouvriers, devant les

quels les litiges seraient portés et qui décideraient en dernier ressort la remise au conseil des arbitres, à l'exception de l'acceptation de se conformer à la décision prise, après ample examen.

Pourquoi ne songe-t-on pas à créer et à mettre en vigueur cet organisme, ou, si on le préfère, tel autre qui rendrait des services équivalents ?

Le Soleil :

Radicaux et socialistes. Clemenceau laisse dire et continue, goguenard et dédaigneux, à se balancer et piler, il a tout l'air d'un homme qui a pris son parti d'une chute possible et d'une rupture probable et se console en pensant que, s'il tombe, tout croulera avec lui et qu'il entrainera dans le fossé Combes et Jaures, le régime discrédité et la république pourrie.

Et ce serait là une solution qui ne nous désespérerait pas ; nous avouons qu'il ne nous déplaît pas, puisque les pilotes conservateurs ne savent pas conduire leur barque, de voir les corsaires radicaux et socialistes se battre entre eux et jeter à la côte où elle se brisera leur galère républicaine.

ÉCHOS & NOUVELLES

Le Journal :

Six noces en pannes :

M. Destrucq, premier adjoint, qui se trouvait à Cernay-la-Ville, ayant manqué le train, six couples convoqués hier matin à onze heures à la mairie de la rue Drouot ont dû attendre jusqu'à quatre heures et demie de l'après-midi pour qu'il fut procédé aux formalités légales. Une des fiancées se trouva mal en la circonstance.

Le Petit Journal :

Plusieurs incendies ont éclaté dans la forêt de Fontainebleau. Le premier, près de la route de Vaux, au rocher Fourcaud, quatre hectares ont été dévastés.

Un second ravageait douze hectares sur le territoire de Vaux-la-Petite. Enfin, il y a eu deux autres incendies dans les bois du canton de la Malmaison et les bois particuliers de Montigny-Loing.

LE MONDE RELIGIEUX

Fêtes de Jeanne d'Arc à Paris. — En vertu d'une ordonnance que Mgr Amette a prise avant de partir pour Rome, un Te Deum sera chanté dimanche, jour de la béatification de Jeanne d'Arc, dans toutes les églises et chapelles du diocèse de Paris, au salut, avec le verset et l'oraison d'action de grâces et trois fois l'invocation : *Beata Joana, ora pro nobis*.

La première réforme du nouvel archevêque de Bordeaux. — On sait que par la volonté du nouvel archevêque de Bordeaux (la « diocésaine »), fondée par le cardinal Lecot, n'existe plus.

Le cardinal Andrieu vient de faire connaître à ses secrétaires par quelle organisation il entendait la remplacer. C'est très simple : toutes les offrandes pour l'œuvre du diocèse, du culte seront centralisées à l'archevêché. Elles auront d'ailleurs été sollicitées « au nom de l'archevêque seul ». Le cardinal les répartira ainsi qu'il le jugera à propos, avec l'assistance d'un vicaire général, d'un membre du chapitre, des archiprêtres du diocèse et de deux curés de la ville métropolitaine. En outre plusieurs laïques notables seront admis à s'occuper de la comptabilité. — J. de N.

Les voyages forment les édiles !

Dans quelques jours, dix de nos édiles pour le moins visiteront l'Italie aux frais de la bonne Ville de Paris. Les conseillers municipaux, — les agents vont deux par deux, les édiles cinq par cinq — seront accompagnés de secrétaires administratifs chargés de régler les notes d'hôtel et de prendre les billets. Autrefois, on donnait une provision à chaque voyageur en partance ; il paraît qu'à cette époque de syndicalisme on a inauguré un système collectif.

Ces voyages d'édiles ont lieu tantôt en été et tantôt au printemps, pendant les journées qui séparent les fêtes de Pâques de celles de la Pentecôte. Des voyages se produisent cette année à cette époque, comme il s'en produisit l'an dernier à la même date.

Les hirondelles arrivent ; les conseillers partent ! Il est probable qu'on retournera à Budapest, où il va être question du lait. Il est certain que des délégués de la quatrième commission iront en Italie. On les verra à Turin, à Milan, à Venise, et sans doute aussi à Pise et à Florence. Ils passeront par Rome avant de se rendre à Naples et de descendre jusqu'en Sicile.

Bref, un tout petit voyage d'une quinzaine de jours à peine qui ne coûtera guère que sept à huit mille francs au budget qu'alimentent les contribuables et qui permettra à nos élus de se rendre compte de visu du fonctionnement des écoles italiennes, des écoles communales, d'enseignement, et des écoles professionnelles, de décoration et d'art appliquée.

Il importe peu que ces écoles, au cours de précédents voyages, aient été déjà visitées, si, comme certains le supposent, elles l'ont été.

Le bruit court que la troisième commission a choisi également cette année pour lieu de pèlerinage l'Italie. Les délégués à la voirie, à l'architecture, aux questions d'édilité et de pavage auront simplement soin de ne pas se trouver en même temps dans les mêmes villes que leurs collègues, délégués à la visite des écoles.

La cinquième commission ne dédaignera pas de voyager. Sera-ce en Allemagne ? Sera-ce en Angleterre ? On sait que l'on s'occupera de radiographie et que le coût du voyage a été fixé par une délibération en règle. On dépensera 6.000 francs et on reviendra à Paris quand la sacoche du secrétaire administratif sera vide.

Ces voyages d'édiles à l'étranger, d'une incontestable utilité, affirme-t-on à l'Hôtel de Ville — ceux qui furent ou qui seront utiles servent à masquer l'inutilité des autres — sont entrés dans les mœurs municipales. Ils font partie des petits avantages du mandat et des agréments du métier. Comme nous demandons à l'un de ceux qui prochainement voyageront aux frais de la princesse, si les électeurs trouvaient toujours naturelles ces ballades à l'étranger, l'édile que nous interrogeons nous répondit, en souriant : — Quelques électeurs grincheux font entendre parfois de timides protestations. Les candidats qui briguent notre succession, hélas ! ouverte tous les quatre ans, ne font pas chorus avec ces électeurs récalcitrants. Ne songent-ils pas que si, par hasard, ils nous déboulonnaient et étaient élus, ils voyageraient ? Et de fait, dans tous les partis, des élus se sont inscrits pour les voyages à l'étranger, plus intéressants, vous en conviendrez, que les tournées dans les agences d'enfants assistés ou dans les villages où sont cantonnés des aliénés et des vieillards hospitalisés dans les familles. Dès lors, aucun parti ne redoute qu'un autre parti engage la lutte sur ce terrain, sans compter que la camaraderie est toujours à l'ordre du jour, à l'Hôtel de Ville.

Notre président, notre ancien président accompagnent en Espagne les petites reines du mardi gras. Tout le monde voyage ; c'est de bon ton, c'est le genre !

Et si nous avions eu le mauvais goût de faire remarquer à notre interlocuteur que des

contribuables qui payent leurs contributions ne voyagent pas, il nous aurait peut-être répondu, toujours en souriant :

— Oh ! voyons, pas de grands mots ! Que n'a-t-on que nos voyages à nous reprocher ? Ce ne serait pas bien grave.

Janville.

Le Tournoi d'épée de Monaco

(Par dépêche de notre envoyé spécial)

Monte-Carlo, 13 avril.

L'une des manifestations épiques les plus importantes de la saison, le Tournoi international d'épée de Monaco, a eu lieu hier. Un public élégant et choisi se pressait dans le grand hall du Palais des beaux-arts pour assister aux assauts. Comme ceux-ci ont été interrompus à onze heures et demie, ils ont repris à deux heures et demie, pour se terminer à six heures par la victoire de l'équipe française.

Nous étions admirablement représentés. M. Joseph Renaud, le capitaine de notre équipe, est, en matière d'escrime, et principalement d'épée, une autorité devant laquelle on doit s'incliner. Il a conquis le titre de champion du monde aux derniers Jeux Olympiques.

Le comte Gautier est l'un de nos tireurs les plus célèbres, et si l'on peut appliquer ce mot à un sport, les très érudits ; il a, comme M. Joseph Renaud d'ailleurs, étudié l'escrime en France et en Italie, puisant ainsi ses principes aux deux grandes sources de l'art des armes. Il a choisi dans l'une et l'autre école, avec un discernement utile et pratique, et il s'est composé, de la sorte, un jeu tout à fait personnel, dont les ressources s'accroissent encore par l'effet de ses avantages physiques : taille élevée, sveltesse, grande vigueur, résistance exceptionnelle.

Le comte Gautier est le donateur du magnifique challenge qui fait l'objet précisément du tournoi de Monte-Carlo ; il est le fondateur de ce tournoi, il en préside le comité technique, qui se compose de M. Bruneau de Laborie, vice-président ; de M. le lieutenant de vaisseau Bourré, aide de camp de S. A. S. le prince de Monaco ; de lord Howard de Walden, du prince de Torremuzza, de MM. le comte de Walynski, Albert Feyrick, H. Georges Berger.

Sollicité par le capitaine de l'équipe d'apporter à celle-ci l'appoint de son épée si souvent victorieuse, il a prouvé dans cette circonstance, de la manière la plus élégante, que le rôle de mécène et les fonctions honorifiques ne sont pas exclusives d'une valeur effective de combattant, et que, général, il possède en même temps toutes les qualités d'un soldat.

Cependant, et malgré la valeur de nos champions, la lutte est demeurée indécise, jusqu'au dernier assaut. Nous ne l'avons emporté que d'un point sur les tireurs italiens : MM. Olivier, Bertinetti et Furst.

La méthode d'épée de ces escrimeurs devient chaque année plus rationnelle, plus complète, plus redoutable. Je ne saurais trop les féliciter des progrès qu'ils mènent à réaliser, et chacun d'eux mérite en particulier les plus grands éloges.

C'est au milieu de l'émotion générale que la dernière des rencontres franco-italiennes a mis aux prises M. Albert et M. Olivier. Les deux équipes avaient alors reçu huit touches chacune. Après un combat de plusieurs minutes, le champion de la salle Baudry a touché son adversaire par un coup droit, emprunté au système que les épéistes dénomment la fleche humaine, et qui présente en outre des avantages intéressants.

M. Albert a d'ailleurs extrêmement bien tiré, et les escrimeurs présents ont apprécié tout ensemble les qualités de sa méthode, sa tactique judicieuse et son excellent entraînement. Mais le véritable triomphe de la journée a été M. Joseph Renaud, capitaine de l'équipe française.

Le style sobre et scientifique, la netteté de ses coups, la supériorité qui se dégageait de chacune de ses victoires, ont entraîné l'enthousiasme. Il n'a compté qu'une seule défaite, par M. Bertinetti, et se trouve ainsi le tireur le moins touché et de son équipe et du tournoi.

L'équipe italienne s'est donc classée seconde avec 9 touches ; l'équipe belge, qui comprenait MM. A. Goppold de Lobdorf, La la et Schöjbel, troisième, avec 20 touches ; l'équipe portugaise, formée de MM. Ferréira, de Castro, de Noronha, de Heredia, troisième *ex æquo*, avec 20 touches également.

Je dois dire que si cet ordre de classement m'a paru correspondre exactement à la valeur des équipes concurrentes, l'écart des points entre les deux premières et les deux dernières dépasse l'écart de leurs mérites respectifs. Nous espérons voir bientôt les escrimeurs belges et portugais en France, et nous sommes assurés tous ensemble, par la manière dont ils nous ont appris à les connaître, de trouver en eux des adversaires intéressants, difficiles et de la plus aimable courtoisie.

Il convient de remercier le jury du soin très grand et de la compétence dont il a fait preuve dans l'exercice de ses délicates et laborieuses fonctions. MM. Dominique Durand et G. Maurevert l'assistant, comme secrétaire et chronométrier. Il se composait de MM. L. Garibaldi, commandeur Masaniello, Parisse, adjudant Lézard, Colombetti, de Almeida Gonçalves et d'un membre de l'équipe italienne désigné par ses camarades pour remplacer le juré bohème absent.

Ce procédé avait été préalablement soumis aux capitaines des équipes adverses qui l'avaient approuvé. M. Léon Garibaldi a présidé les juges avec l'autorité et le tact qui lui sont coutumiers. On remarquait parmi les personnalités présentes : M. de Joly, préfet des Alpes-Maritimes, qui avait bien voulu se rendre à l'invitation des organisateurs.

Le succès croissant que remporte le Tournoi de Monte-Carlo est un témoignage significatif de l'intérêt que s'attache actuellement aux manifestations de l'escrime. L'épée a rapproché celle-ci de la masse du public sportif, en la faisant plus simple, plus adéquate à la réalité, plus intelligible dans son but et dans ses moyens. L'escrime a cessé d'être une exception depuis qu'il parle un langage compréhensible pour tous et que sa devise est devenue : *toucher sans être touché*. Selon le point de vue auquel on se place, on peut regretter ou ap-

prouver cette évolution, mais il n'est pas permis de la nier.

Comme chaque année, un banquet a été donné le soir à l'occasion du tournoi. Il a eu lieu à l'International Sporting Club, sous le patronage duquel est organisée l'épreuve. M. Roussel, gouverneur général de la Principauté, présidait. Le comte Gautier, après avoir levé son verre en l'honneur de S. A. S. le prince de Monaco et remercié M. Camille Blanc, le distingué président du club, auprès de qui les manifestations sportives intéressantes rencontrent toujours une entière faveur, a bien voulu rappeler, en des termes dont l'amabilité nous est sensible et flatteuse, les concours que le *Figaro* se fait un plaisir de prêter au tournoi. Il a évoqué enfin les principales péripéties de la journée et félicité, au milieu des applaudissements, juges et tireurs.

Jean Septime.

La Mode aux Courses

Jamais soleil plus radieux n'éclaira journée de Pâques. Jamais la nature ne se fit plus pimpante pour célébrer cette fête du renouveau que les cloches à toute volée carillonnèrent dès l'aube.

Les pelouses ont revêtu leurs robes vertes et luisantes, les jardins se parent de mille couleurs. C'est Pâques fleuries, éblouissante apothéose d'une semaine courte qui marquera dans nos souvenirs ; c'est le printemps, c'est l'espoir. C'est aussi la joie de nos cœurs, la satisfaction de nos coquetteries, la revanche des jours tristes et maussades d'un long hiver.

A Auteuil, dimanche, toutes les femmes étaient jolies, du moins le paraissent-elles toutes en ce cadre si exquisément approprié à leurs élégances, en ces mille recoins charmants où le soleil se joue sur les pelouses et dans les branches, mettant en valeur une jolie teinte de cheveux, la hardiesse d'une ligne fragile et délicate. La réunion fut brillante, et nombreuse. C'était la grande foule, la cohue, mais cohue élégante et choisie d'un grand steeple.

La mode, cette fois, a fait sa vraie apparition, et nous sommes désormais au courant de notre sort pour cette année. Je puis dès maintenant vous affirmer que nous sommes loin des jupes de douze mètres de tour. Le règne de la ligne continue. Si les jupes s'évasent légèrement dans le bas, les hanches restent collantes, les manches plates, les contours parfaitement dessinés. La taille elle-même reprend sa place svelte, souple, allongée.

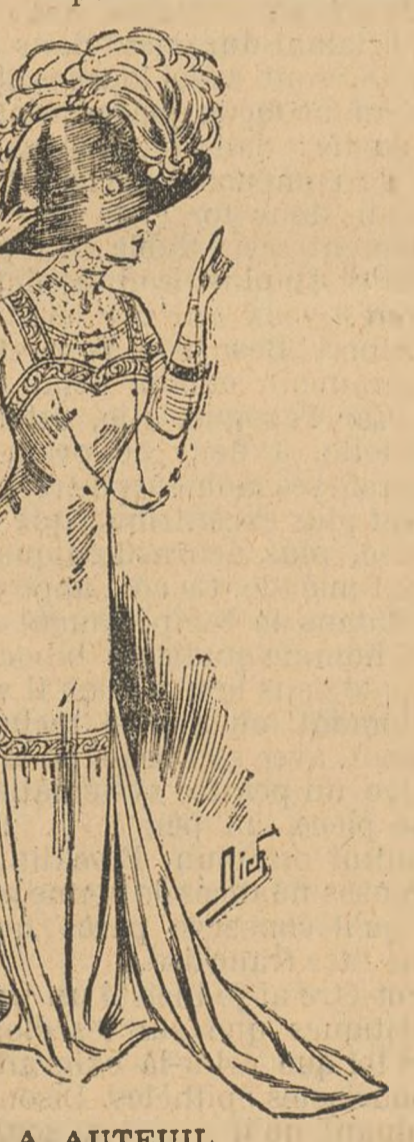
Les tissus les plus employés sont les charmeses, les serges de soie dans toutes les teintes ; les beiges moutarde-citrons dominent. J'ai vu aussi dans la nouvelle coupe une fort gracieuse robe de mousseline de soie noire, le corsage était sur un transparent de malines blanche du plus joli effet.

Beaucoup de mousselines de soie, qui font des robes d'une très grande élégance en même temps que d'une légèreté exquise.

Quelques robes de foulard dans une note qui m'a franchement déplu : de teintes diverses, la taille longue, plus bas que la taille, sur le ventre exactement, se drape une ceinture de satin souple venant se nouer par derrière. Assez courtes, elles donnent des allures de petite fille grande trop vite. Je ne pense pas que ce soit là un des modèles favoris de la saison.

Si Auteuil fut la journée ensoleillée et propice aux exhibitions ultra élégantes, Longchamp, par le temps subitement rafraîchi, a rendu la faveur au tailleur presque uniquement.

En revanche, les chapeaux ont, dans ces deux réunions, triomphé sur toute la ligne. L'éclectisme est grand et toutes les formes, tous les genres, tous les styles sont en faveur en ce moment. Beaucoup de rubans en larges nœuds, des ailes aussi, des aigrettes, mais surtout des plumes à profusion. Presque tous les chapeaux sont hardiment relevés sur le côté. Cela donne à la physionomie si expressive de nos Parisiennes un petit air crâne, frondeur, charmant au possible. Parmi ces chapeaux, les plus remarquables furent ceux signés : Suzanne Meier, la jeune et sympathique modiste de la rue des Capucines. Toutes les Parisiennes connaissent son talent si personnel, son goût si délicat et le cachet particulier qu'elle sait donner à toutes ses créations. Et leurs maris ont appris avec joie que Suzanne Meier est une femme raisonnable et très joliment habillée, d'un chapeau peut-être joliment habillée, d'un chapeau fabuleux ; à telles enseignes qu'elle a réussi à créer des modèles pour le matin au prix de 55 francs, et d'autres, plus riches, à 95 francs, qui sont, l'un et l'autre, de petites merveilles en leur genre.



A AUTEUIL

relevés sur le côté. Cela donne à la physionomie si expressive de nos Parisiennes un petit air crâne, frondeur, charmant au possible. Parmi ces chapeaux, les plus remarquables furent ceux signés : Suzanne Meier, la jeune et sympathique modiste de la rue des Capucines. Toutes les Parisiennes connaissent son talent si personnel, son goût si délicat et le cachet particulier qu'elle sait donner à toutes ses créations. Et leurs maris ont appris avec joie que Suzanne Meier est une femme raisonnable et très joliment habillée, d'un chapeau peut-être joliment habillée, d'un chapeau fabuleux ; à telles enseignes qu'elle a réussi à créer des modèles pour le matin au prix de 55 francs, et d'autres, plus riches, à 95 francs, qui sont, l'un et l'autre, de petites merveilles en leur genre.

Ghenya.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme C. V. à Biarritz. — Evidemment pour la mode actuelle, il convient de rester plus sveltes que jamais. Cela est si simple sous traitement et sans ennui en portant pendant quelques heures du jour et de la nuit la ceinture maillot de caoutchouc. Toutes les modes spéciales établies par la maison Lejeune, 36, passage Choiseul, vous seront

remises sur simple demande que vous ferez à cette maison. Si le caoutchouc ne vous convient pas, on vous établira les mêmes modèles en tissu très fin tricoté en soie et en fil.

Mme de T... à Rouen. — Sous les premiers rayons du soleil printanier, la fraîcheur et l'éclat du teint s'apprécient plus que jamais, ils s'harmonisent avec le renouveau. C'est pourquoi vous devez employer comme poudre de riz le merveilleux Duvet de Ninon, transparent, diaphane, adhérent, qui vous assure un teint de rose. Demandez-le à la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

Mme R. de G... à Nancy. — Rien n'est plus aisé que de maintenir l'éclatante blancheur de vos dents, de les fortifier, de les assainir : employez l'Élixir dentifrice des Benedictins du mont Magella, que vous enverra M. R. Senet, l'administrateur, 35, rue du 4-Septembre.

Beauté et Santé des Cheveux

Une opulente chevelure — faite de cheveux forts et sains — est sans contredit la plus somptueuse parure dont puisse rêver une femme.

Mais cette santé et cette force s'acquiescent et se gardent par des soins incessants dont les plus efficaces sont de fréquents lavages avec la « Lotion verte » de Lenthéric, uniquement composée de plantes toniques soigneusement choisies et macérées dans l'alcool.

LE CONGRÈS SOCIALISTE

Saint-Etienne, 13 avril.

La journée a été consacrée à la fin de la discussion de la question agraire et aux premières controverses sur la tactique électorale.

Après l'exposé de M. Compère-Morel, on peut négliger les discours des nombreux orateurs. Il faut retenir toutefois ces paroles de M. Guesde, qui a fait une brillante rentrée dans le congrès :

Il faut bien dire à ces petits propriétaires que nous ne venons pas à eux en spéculateurs, mais en libérateurs de leurs servitudes, et plus tard c'est eux-mêmes qui, instruits par l'expérience, viendront demander à la nation de les décharger de leur lopin de terre qui fera retour à la collectivité, et si on ne peut gagner de suite cette petite propriété aux idées socialistes, il faut au moins arriver à la faire rester dans la neutralité le jour de la lutte finale contre le capitalisme, car je suis resté insurrectionnel, continue M. Guesde, je ne crois pas à la réussite absolue par les moyens légaux, une classe ne peut se suicider, se laisser expropriée, il faut qu'on l'y aide.

M. Hervé, selon son habitude, fit la critique de tous les discours, trop modérés à son sens ; il précisa les points de son opinion propagande révolutionnaire :

Nous voulons détourner la haine des ruraux vers les exploités urbains. Nous y arriverons avec l'appui des instituteurs qui formeront les jeunes en prenant les paysans par leur point faible, la haine de la caserne.

L'antimilitarisme devient ainsi un excellent moyen de propagande en plus de son principe même.

Alors, M. Jaurès se leva, infatigable tempérament, avec les métaphores aussi faibles que son attitude à l'égard de l'enfant terrible :

Il ne faut surtout pas créer de fossés entre les masses des villes et celles des champs.

Et la discussion fut close sur cette pitoyable conclusion.

Après de menus incidents au sujet des votes contradictoires des députés du parti unitaire, le congrès discuta la tactique électorale.

M. Breton reprit le discours qu'il avait commencé avant-hier. M. Breton est à l'extrême droite socialiste ce qu'est M. Hervé à l'extrême gauche ; il ne manque pas une occasion de défendre sa méthode. En vain le congrès protestait pendant qu'on lui donnait lecture de la lettre par laquelle M. Lafferre offrait l'alliance des radicaux-socialistes, M. Breton ne se laissa pas intimider et proposa d'accepter ce pacte nouveau.

M. Varenne, après avoir rappelé les douloureux souvenirs de l'élection du Var, affirma que, hors de la représentation proportionnelle, il n'y avait pas de salut. Puis il exprima finalement le souhait d'une entente avec les radicaux socialistes et exclusifs, si l'on peut dire, pour expliquer que parmi ses alliés les membres de l'alliance démocratique doivent être exclus.

J.

A L'INSTITUT

ACADÉMIE DES SCIENCES

L'ANAPHYLAXIE

Séance de vacances : beaucoup de fauteuils vides, beaucoup d'absents ; et cependant la séance fut bien intéressante, et M. le professeur Dastre y fit, avec son élégance, sa clarté et sa précision ordinaires, une communication du plus haut intérêt.

L'éminent physiologiste présentait, en effet, à l'Académie un travail de M. Maurice Artus sur l'anaphylaxie chez le chien et chez le lapin. M. Maurice Artus est un de ces savants de premier ordre à qui ceux qui ont charge de discerner les jeunes mérites n'ont pas fait, chez nous, la place qu'il méritait dans notre enseignement supérieur ; aussi est-ce à l'université de Lausanne qu'il plus éclairé, lui a offert une chaire, qu'il poursuit le cours de ses brillants travaux.

L'anaphylaxie est le phénomène inverse de la « mithridatisation ». On sait que le célèbre roi avait accoutumé son organisme aux poisons dont il redoutait l'addiction à ses aliments, s'assurant ainsi une véritable immunité contre les tentatives criminelles. L'anaphylaxie est le contraire : une substance inoffensive par elle-même peut, quand elle est introduite fréquemment dans l'organisme, occasionner dans celui-ci des troubles graves, et amener même la mort.

M. Maurice Artus a étudié ce phénomène chez le chien, en injectant à cet animal du sérum de cheval ; il a constaté, non par une seule mais par de nombreuses expériences, que la fréquence de l'opération entraînait des suites graves : d'abord une diminution de la tension artérielle, diminution effrayante puisqu'elle passe de la valeur normale de 15 à 16 centimètres de mercure au chiffre de trois centimètres seulement ! Autant dire que la tension artérielle n'existe plus. De

plus, fait également de haute importance, le sang ne se coagule plus, et il est impossible de ne pas rapprocher ces effets des effets produits par les protées.

LES SALONS DE 1909

SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

Les Peintres et nous

Il y a mille manières de peindre, mais en réalité il n'en est que deux qui comptent : celle qui est une confiance et celle qui est une enquête.

Il y a mille manières de regarder la peinture, mais elles se ramènent à trois principales : on la regarde pour la vanité, pour la sensation ou pour la sensibilité.

Les peintres et les regardeurs peuvent, chacun de leur côté, faire de ces façons diverses, un grand nombre de combinaisons.

La première façon de peindre consiste à se raconter soi-même plus ou moins consciemment : la seconde, à nous révéler les choses que nous croyions le mieux connaître, en nous les montrant d'une façon originale et vive. C'est pour cela que, par exemple, certains portraitistes n'arrivent pas à faire un portrait ressemblant ou ne font que des portraits qui se ressemblent tous entre eux, et que certains paysagistes emploient les mêmes tons lorsqu'ils voyagent en Égypte ou en Norvège ; tandis que d'autres, au contraire, trouvent tout de suite l'accent typique, l'aspect véritable et saisissant qui fera revivre un personnage, une scène, un lieu.

Les premiers sont incapables de s'élever au-dessus de leur spécialité ou de sortir de leurs préférences, de s'objectiver, comme on dit dans le jargon philosophique. Les autres s'effacent derrière le sujet, et il se trouve que parfois chez les premiers l'incapacité de comprendre produit des effets riches et sublimes, alors que chez les seconds le trop d'intelligence nuit à la manifestation de la personnalité.

Comme les phénomènes de la pensée sont toujours ondoiyants et dévotants, il peut arriver que ce soit l'inverse qui se produise. Cela montre combien l'esthétique est une belle science, et sûre ! Tout véritable artiste, cependant, possède toujours un peu des deux qualités, mais avec une prédominance de l'une ou de l'autre. De là l'infinité diversité des tempéraments, soit que la faculté d'assimilation réagisse plus ou moins sur celle d'interprétation, ou vice versa.

Malheureusement, beaucoup d'exposants, dans les Salons, ne possèdent ni l'une ni l'autre à un degré suffisant. Ils ont appris un métier, trouvé un tour de main, entendu conter une histoire qu'ils redisent, et ils croient que cela suffit.

Le public, qui ne sait pas regarder les œuvres d'art, en général, croit aussi que c'est suffisant. Sur cent personnes, qui visitent une exposition, une grande quantité (je ne saurais préciser la proportion, de peur de me tromper en moins), regardent la peinture par curiosité, ou par vanité ; pour paraître informé, pour avoir l'air de s'y connaître, alors que personne ne s'y connaît, ou en vue de spéculations possibles.

Un degré plus haut et une certaine délicatesse de perception font éprouver un plaisir physique à regarder de belles couleurs, à chercher des associations d'idées agréables dans des images matérielles ou même de pure vue.

La troisième façon, nous l'avons dit, consiste à chercher la pensée et l'émotion dans une œuvre d'art, et à sacrifier cette œuvre peut-être un peu trop aisément lorsque l'artiste a lui-même fait un peu trop marché de la sensibilité et de l'intelligence.

De même que pour les peintres, il y a pour les spectateurs mille manières possibles de ces facultés si diverses. Heureux celui qui sait apprécier une grande œuvre avec esprit critique et avec volupté ! Avec modestie surtout, car on s'enorgueille trop facilement en juge de ce qui a coûté beaucoup de peine, et le plaisir d'art se mérite au prix d'une longue contemplation.

Nous sommes toujours trop pressés. Ce n'est point notre faute. On nous convie à regarder en cinq ou six jours plus de deux milliers d'œuvres et nous devons en rendre compte en une vaste revue où des omissions et des précipitations sont la conséquence forcée de cette tâche excessive. Encore on peut y parvenir avec l'entraînement d'une vingtaine d'années de cet exercice. Mais alors on regrette que les choses ne soient pas prêtes, qu'au dernier moment les organisateurs de ces fêtes transportent encore et accrochent dans des places déplorables d'excellentes choses d'artistes trop peu patronnés. Telle quelle pourtant, on s'efforce de donner une impression juste et complète.

Cette impression, cette année, n'est pas mauvaise à la Société nationale. Elle n'est pas non plus aussi heureuse que maintes années précédentes. Beaucoup de répétitions et un très petit nombre d'œuvres de premier ordre. Il est certain que des personnalités telles que celles de Puvis de Chavannes, de Cazin, de Whistler, d'Alfred Stevens, de Carrière ont laissé de grands vides et qu'aucune aussi haute figure n'a surgi. De plus, cette année, de très notables artistes se sont abstenus : M. Raffaelli, M. Lobre, Mlle Louise Breslau et d'autres encore.

Enfin, dans son ensemble, ce Salon est amusant et agréable, comme de coutume. Il le faut donc voir. Je m'efforcerai, en vous le faisant visiter, de rechercher avec vous, tout d'abord, et de discerner, ceux qui se racontent le mieux eux-mêmes, et ceux qui racontent leur temps et ses aspirations de la façon la plus saisissante et la plus rare.

Une décoration

de M. Albert Besnard

M. Albert Besnard expose un vaste et lumineux panneau décoratif. Voilà une constatation que l'on peut faire dès l'abord : il est vaste (j'entends comme aspect, tant que comme dimensions) et il est plein de lumière. La première sensa-

tion, ce contact avertisseur qui décide du jugement que nous porterons sur une œuvre d'art, ou qui tout au moins influera sur lui, est agréable et légère.

Il est non moins visible que cela nous représente un Jugement de Paris. (Je ne sais plus quel voyageur disait : « Lorsque vous apercevez dans un musée un jeune homme nu, avec une petite écharpe autour des reins, la tête levée, le regard tourné vers le ciel, et le torse percé de flèches, il y a beaucoup de chances pour que ce soit un Saint Sébastien. ») Mais avec un esprit de la délicatesse et de l'envoie de M. Besnard, il est vraisemblable que le peintre n'a pas exécuté un si ample Jugement de Paris pour le plaisir de nous conter, après tant d'autres, cette légende mythologique.

Sans doute, la joie de modeler en pleine clarté un beau corps comme celui que nous apercevons ici aurait pu suffire. Sans doute aussi, l'on aime à supposer qu'un poète tel que Besnard, s'il nous a montré beaucoup de passion pour les signes et les expressions de son propre temps, aime, sinon regrette celui

Où le ciel sur la terre Marchait et respirait dans un peuple de Dieux.

Mais un besoin de précision nous fait recourir au catalogue, et nous y apprenons que ce tableau représente (ou symbolise, pour employer ce vocabulaire irritant) la Plastique ; — ensuite qu'il « est destiné à la décoration de la coupole du Petit Palais, et fait partie d'un ensemble de quatre compositions : la Pensée, la Matière, la Mystique et la Plastique, symbolisée ici par le choix de la Beauté pour elle-même. Cet ensemble a pour objet de figurer (ah ! que ce mot est plus beau que : symboliser !) les états de la pensée humaine et les forces de la nature, sources de l'art ».

C'est fort bien conçu. La Pensée et la Matière s'opposent on ne peut mieux, tout comme font la Mystique et la Plastique, et cette dernière opposition — ou harmonie, — me paraît même assez neuve. Le mythe de Paris signifiait-il bien exactement le « choix de la Beauté pour elle-même » ? On peut voir tout de choses dans ces belles fables, qu'on peut aussi bien y voir cela. Cependant Julien pour être altière, et Minerve pour être austère, n'étaient pas jugées moins belles que Vénus, et Paris éprouva certainement beaucoup d'embarras qu'il ne semble en ressentir ici. Dans la peinture de M. Besnard, il n'a que trop peu de mérite à se décider pour une aussi radieuse Aphrodite, au détriment d'une Athéna plus caractérisée par son costume que par sa physionomie, ou d'une Héra qui, esquissant la difficulté, nous tourne le dos.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons déjà nous faire une idée assez complète de ce que sera la décoration de la coupole. Nous avons vu, une année précédente, les deux premières parties ; cette planteuse et faunesque Matière, et cette Pensée si profonde et si émouvante qui se dévoilait à l'homme en présence de la Mort. Et rassemblant en idée ces trois morceaux, nous pouvons augurer que cette décoration sera fort belle. Nous voyons maintenant que ces espaces, qui nous semblaient un peu trop prodigés, étaient nécessaires pour créer une atmosphère enveloppante et subtile à ces robustes groupes savamment et naturellement agencés. Nous avons confiance que la Mystique complètera bien cette tétralogie, et notre conviction est que la Ville de Paris posséderait une belle œuvre de plus, et digne de celles qui émanent du même cerveau et du même pinceau : la salle des mariages à Saint-Germain l'Auxerrois, le hall de l'École de pharmacie, et le Plafond des Sciences, à l'Hôtel de Ville.

Cela établi, regardons encore un peu cette grande composition, car ce serait trop commode si l'on pouvait trancher d'un mot la valeur de tels travaux. Sans reprendre comme nous aurons l'occasion de le faire quand le tout sera en place, les autres idées mises en scène par M. Besnard, il est certain que la beauté féminine est, sinon elle-même une « force de la nature », un signe et un agent d'une des plus grandes parmi ces forces, et que ce signe a tout particulièrement tenté les artistes. Aussi peut-on considérer que Vénus, qui représente, entre maintes autres choses, la beauté et la volupté, s'imposait presque du moment que M. Besnard voulait d'une manière immédiate incarner la Plastique. Mais son art est à la fois trop impétueux pour s'acharner à la recherche d'un sévère contour, et sinon trop peu sensuel, du moins d'une sensualité trop cérébrale pour créer, même dans le nu, une image véritablement charnelle. Sa Vénus n'est donc pas plus la terrible déesse

Tout entière à sa proie attachée

que la trop aimable personne que conçoivent la plupart des imaginations modernes. Ce n'est ni la Vénus de Phidias, ni celle de Botticelli, ni la plantureuse comédienne de Rubens, ni la jolie dame effilée, un peu cocotte, de Baudry et de Cabanel. C'est une séduisante fantasmagorie à l'apparence de chair. Enfin c'est une Vénus de Besnard, — et c'est déjà quelque chose.

Peut-être le personnage qui « choisit la Beauté pour elle-même » n'est-il pas, lui, assez choisi. J'imagine qu'à l'atelier le peintre le reprendra, quant à la tête surtout, qui est trop violente et trop peu significative en même temps. Ce sont les seuls petits défauts que je trouve à reprendre dans cette belle page. Elle a, dans son ensemble, le grand mérite d'être de clarté et de joie, en un temps où l'art n'est ni fort lumineux ni fort entraînant, et elle atteste la vigueur et la jeunesse de ce talent infatigable et toujours brillant.

Ce que nous venons de dire de cette œuvre, toutefois, ne nous permet pas absolument de la classer parmi celles

qui sont expressives d'un pays et d'un temps plutôt que de l'artiste qui les produit.

Une décoration

de M. René Ménard

Trouverons-nous davantage ce caractère dans la copieuse décoration que M. René Ménard a exécutée pour la Faculté de droit ?

Si l'on pouvait affirmer, comme nous le disions à l'instant, que la caractéristique de l'art de notre temps est une certaine morosité, ou tout au moins une certaine froideur, traduite en accords sombres, il est certain que cette importante œuvre remplirait toutes les conditions. Elle nous retrace, — il faut plus que jamais en croire le livret, — l'Âge d'or, un Rêve antique et la Vie pastorale. C'est tout ? C'est tout ? Y a-t-il unité de sujet ? Alors pourquoi trois titres différents ? Y a-t-il trois sujets distincts ? Alors pourquoi identité de couleur ? Parce que, dira-t-on, il est plus facile de donner l'illusion de l'harmonie par la monotonie que par de savants contrastes, par d'heureuses complexités. Mais il est évident qu'il y a des compositions nées d'autres raisons de s'appeler l'âge d'or que parce qu'il y a des figures nues, la seconde le rêve antique, parce qu'elle contient des figures drapées et une ruine antique (ce n'est donc pas une vision de l'antiquité à proprement parler, car c'est de notre temps qu'on voit les ruines), enfin que la dernière évoque la vie pastorale que parce qu'elle est enrichie de bouts au labour. Il est évident encore que c'est le même paysage qui se continue à travers tout l'ensemble, un peu plus sylvestre ici, un peu plus maritime là, un peu plus montagneux plus loin. Cependant ces trois divisions s'accroissent assez bien à la rigueur, tandis que celles que l'artiste a cru établir dans chacune d'elles n'existent pas du tout. M. Ménard les intitule diptyques, ce qui nous surprend un peu de la part d'un artiste aussi sérieux et aussi savant. On ne fait pas un diptyque parce qu'on coupe un paysage en deux, et là ce sont bien des moitiés de même paysage se raccordant exactement. Un diptyque, faut-il le rappeler ? comporte deux sujets, deux actions, ou même simplement deux personnages, se complétant, il est vrai, mais distinctement séparés, et avant chacun leur composition propre.

Mais enfin, ces premières observations faites, il est certain que nous avions ressenti devant cet ample paysage coupé en six, une panoplie, une impression de noblesse, de sérénité, et aussi de mélancolie grandeur. M. René Ménard n'est pas un poète riant, mais c'est, dans une bonne mesure, un poète. Avec son répertoire de frondeuses rousces, de rochers découpés, de ciels verts dans lesquels s'entassent de massifs « cumulus » ; il sait varier ces éléments sans trop se répéter, et sa conscience est certainement très opiniâtre et très pure. C'est même cette opiniâtreté qui l'induit parfois en lourdeur. Plus nous avançons dans ces beaux paysages, plus nous avons de peine à y respirer, plus nous nous apercevons que cette nature-là manque de subtilité et de frémissement. La tristesse n'est pas seulement dans la couleur générale ; elle est dans l'atmosphère, dans les lignes implacables de l'horizon, dans ces statues plutôt que personnages, dont les draperies, éclatant durement dans la sombre tonalité, sont aussi lourdes et exécutées de la même façon que les pelages frocés des bœufs ; dans les nuages, enfin, qui sont de compactes masses de sole poli.

Je suis donc forcé de voir là encore, hautement respectable, du plus grand mérite et du plus beau savoir, mais sans l'attrait joyeux qui me conquiert chez M. Albert Besnard, l'expression d'un tempérament, et non celui d'une époque. Car l'époque, elle, est agitée, superficielle, à fleur de peau, même au milieu de ses moments de recueillement, joyeux, plus neurasthénique que réellement malade. Ce côté appuyé est donc plutôt dans le tempérament de M. Ménard, homme studieux, laborieux et solide, que dans le temps où il vit, ou plus exactement, où il s'est reclus. Il nous apparaît, avec son beau talent compact, comme un peintre systématique et tout d'une pièce, un peu à la façon d'un Segnani ou d'un Böcklin, avec les heureuses nuances de bonne grâce toutefois qu'il conserve parce qu'il est de bonne race française.

Peut-être ai-je insisté un peu plus sur les critiques que sur les éloges, et un effort tel que celui-là exigeait-il de plus enthousiastes éphémères. Disons donc en terminant qu'il serait à souhaiter que tous les artistes notables d'ici eussent cette sûreté dans le labeur, ces hautes visées, et donnassent un aussi parfait exemple de fidélité à un idéal et d'énergie dans sa réalisation.

Cela dit, poursuivons notre recherche d'un artiste qui à la fois donnerait sa nature propre et relèverait celle de son moment.

Portraits de MM. Jacques Blanche, Lucien Simon. — Dessins de M. Dagnan-Bouveret.

Il y a de grandes chances pour qu'on le rencontre en M. Jacques Blanche, s'il posez-vous ? Je le suppose aussi a priori, car M. Jacques Blanche s'est prouvé une des plus complètes inépuables, une des plus riches avidités d'information de notre période d'art. Homme du monde accompli, esprit cultivé au plus haut degré, artiste heureusement doué qui a vu que le don ne suffisait pas et qui a tenu à le renforcer d'un excellent et riche acquis, M. Blanche a maintes fois transcrit avec bonheur les curiosités, les coquetteries, les nerfs de notre société, d'une partie notable, du moins : ses Bérénice, son Chérubin, son Verre de Venise, autant de

belles et subtiles interprétations, non pas de passions bien véhémentes, mais de modernes sensations. De même avec le Portrait de Mme Muhlfield, un de ses plus heureux, et avec ceux de Cottet, de Paul Adam, de Colette Willy, l'on a pu voir en lui un des talents les plus clairs-voyants à observer, les plus aptes à saisir les dominantes que par les nuances, contribuer à nous faire comprendre des historiens de très bonne volonté. Comment se fait-il que cette année il ne nous donne plus cette idée de lui ? Comment, après s'être si victorieusement dégaïté dans le Chérubin, dans le Portrait de Mme Muhlfield, des influences britanniques, y est-il retombé si complètement que ses œuvres de cette année aient plus l'aspect d'un pastiche admirablement réussi que d'une œuvre de race et de spontanéité ? Cela tient, je crois, à ce que M. Jacques Blanche veut trop bien faire, il est le seul à peu près en ce temps-ci qui soit digne de mériter un pareil reproche, et il est le seul qui n'ait rien à perdre en s'attirant le reproche contraire. Son premier jet est toujours délicieux de vivacité et de fraîcheur, témoin les fleurs que parfois il se délassé à peindre, les enfants et les jeunes femmes qu'il portait avec une distinction naturelle et aimable. Mais lorsque, par exemple, dans son propre portrait que nous voyons ici, ou dans les deux ou trois qui l'accompagnent, il insiste, on voit peu à peu la vie se figer. Quel dommage que tout ne demeure pas intense et parlant comme les deux esquisses de Thomas Hardy, ou bien, abandonné, luxueux, bel et bien venu comme cette simple grande étude d'étoffes jetées sur un divan, morceau heureux, morceau de peinture qui vraiment sauve l'envoi de M. Jacques Blanche et nous le fait admirer, à tout prendre, mais non pas considérer cette fois comme un artiste qui nous apprend quelque chose sur nous.

Si nous n'avons pas trouvé cette indication chez les artistes qui précèdent, à plus forte raison ne la trouverons-nous pas chez M. Lucien Simon. Toujours imperturbable, toujours surprenant d'habileté sans finesse et de conviction sans émoi, M. Lucien Simon continue à faire défiler devant nos yeux ses images personnelles de marque, impersonnelles de sentiment. C'est, cette fois, son propre portrait, — qui est pourtant, chose étrange ! d'un méditatif, — puis le portrait d'un gentleman dans sa bibliothèque, puis des enfants prenant la collation dans une « gaie salle » à manger de campagne, — et tout cela est solide, bien établi, toujours sans différences entre les physionomies et les accessoires (au contraire, s'il y a une différence d'intérêt, c'est plutôt les accessoires qui en bénéficient), tout cela est d'un très bon peintre, par moment on aurait presque envie d'écrire un grand peintre, mais d'un artiste par trop restreint.

Tout académique et tout contraint que nous soit souvent apparu M. Dagnan-Bouveret, il est tout frissonnant de vibration et d'émotion auprès de M. Lucien Simon. Si, fréquemment, victime d'une conception trop guidée de l'art, ce très grand artiste a eu qu'on faisait de l'intensité en donnant trop peu de soi (lui, que lors de ses débuts, son maître Jérôme taxait de trop de tempérament) il nous a à la fois montré une attention profonde aux expressions de personnes et d'âges, et de races, chez les modèles qu'il retraçait.

Je m'excuse de parler de lui déjà si tardivement, alors qu'il est presque fallu commencer par l'hommage que nous lui devons cette année. M. Dagnan-Bouveret, en effet, outre une réunion de portraits importante, a rassemblé, dans une salle spéciale, un grand nombre de dessins qui datent de toutes les époques de sa carrière, et ces dessins, portraits et nus, sont d'une qualité et d'une variété pour le plupart, ont comme un duvet de délicatesse, une fleur de vivacité que parfois les portraits peints après eux n'ont pas toujours conservés aussi intenses. M. Dagnan-Bouveret présente beaucoup d'affinités avec les maîtres de l'école lombarde, et c'est vers Léonard qu'il a le plus visiblement tenté de s'élever, mais il est resté beaucoup plutôt dans les régions moyennes où Bernardino Luini demeure déjà un modèle de douceur et de tendresse inaccessible. Mais les divins Italiens sur lesquels régnait Léonard possédaient un rayonnement que la nature un peu sombre de M. Dagnan ne peut réussir à épandre. Il porte la tristesse et le souci de nos générations préoccupées. Aussi est-ce déjà beaucoup de lui devoir tant d'images de douceur sérieuse, et d'être ramenés par lui sinon à la joie, du moins à plus de sérénité. Il est pessimiste, sans doute, mais il a le pessimisme suave. Toute son œuvre dessinée ne semble comprise entre ces deux belles choses : le dessin de Bastien Lepage sur son lit de mort, et le petit portrait de Mme Bartet, en noir rehaussé de tons mauves qui porte le numéro 18 du Catalogue. L'un montre combien il peut sympathiser avec la douleur humaine, l'autre combien il sait fixer, sans afféterie, un type de beauté. Rarement document plus délicat a été tracé, rarement document plus subtil sur une âme de femme sera plus joliment éelos. On a jadis parlé (je crois me rappeler que ce fut Antonin Proust) des maîtres portraitistes du seizième siècle à propos de Dagnan. L'assimilation était fautive, mais incomplète. Les meilleurs crayons des vieux maîtres français ont rarement cette finesse nerveuse, ces frissons invisibles, cette morsure à l'âme à peine indiquée, pudiquement voilée, qui donne aux dessins de Dagnan un indicible accent. Vous verrez le caractère, soit de mélancolie, soit d'affabilité, dans presque tous ces beaux feuilletés, et vous conclurez de vos méditations dans cette petite salle, que cet artiste-ci, s'il ne ra-

conte pas complètement notre société, aura du moins laissé sur elle des renseignements précieux.

M. Boldini

Ce qui manque à M. Dagnan, la passion, la nervosité intense, l'agitation délicate et folle, le diable au corps enfin, M. Boldini le possède à nous effarer tout d'abord. Mais bien peu observateur, ou bien peu sensible à ce qui persiste dans cet effarement. Elle existait, elle existe maintenant plus que jamais, la femme anguille, la femme fantôme, la triplante et disloquée et laminée gymnaste, qui nous a victorieusement saisis en pleine convulsion d'élégance, avec une verve et une souplesse de malin diable. M. Boldini est un diable, en effet, qui en d'autres temps eût été un saint. Jadis, à Venise, je l'ai surpris en religieux contemplation devant les Carpaccio. Il comparait mentalement le sommeil de sainte Ursule avec l'éveil de ses grandes dames parisiennes ou exotiques. Mais comment, sans mentir, ce que ne peut un artiste aussi judicieux et aussi réceptif que lui, faire de ces ravissantes posées de calmes saintes ? Ne dites pas que ces torllemements sains, ces fringances, ces déhanchements n'existent que dans la vision d'un peintre exaspéré de lignes vivantes. C'est que vous n'observez pas nos contemporaines. C'est que vous ne voyez pas à quel point leur sveltesse, de plus en plus soulignée par les modes actuelles, serpente et se contorne en spirale énervée. Comment ! Mais lorsqu'il y a quelques années M. Boldini commença de peindre ces agitations affolantes, nous avions une tendance à crier à l'exagération, tandis qu'il avait simplement, en artiste avisé, vu juste avant les autres, et qu'il s'était montré ni plus ni moins que son propre précurseur.

Aujourd'hui son talent est parvenu au plus haut période. Je ne craindrai presque pas d'écrire que son Portrait de Mme la marquise Casati est le plus beau morceau de peinture pure de tout le Salon. Il atteint, quel paradoxe ! à une véritable grandeur, par ce qui semble en art justifier l'ennemi de la grandeur même : la plus hardie négation du calme dans les lignes. C'est que cela est d'un si beau jet de dessin, d'une si forte et si sévère (mais oui, sévère) tenue d'harmonie, que sur un thème essentiellement d'aujourd'hui, cela fait penser à la tenue des grands maîtres d'autrefois. Le vieux Jacopo Robusti n'a point peint de plus beaux noirs que ceux-ci ; Goya n'a pas saisi de façon plus aguil-chante l'énigme d'un joli visage. Il est étrange, ce visage de la marquise, et pour un peu il y aurait une pointe de « retour de sabbat » dans cette tête aux grands yeux dont les regards dardent des feux croisés, dans cette physionomie d'Anti-Jocunde qui surmonte le long, long point d'interrogation du corps entortillé dans le satin noir. Mais quoi, dans un temps où nous ne croyons plus au diable, rien ne nous amuse comme de parler de lui, et après tout M. Boldini est tout simplement un prestigieux peintre.

L'harmonie de noir et de violet est d'une puissance extraordinaire, le gant de soie blanche qui tranche sur ce profond accord comme une note de harpe est d'une exécution admirable. Enfin, rien ne saurait être d'un dessin plus fier et plus agile que le grand lévrier noir qui complète cette apparition, entre toutes les modèles qu'il retraçait.

A la capiteuse et bizarre élégance de la marquise Casati, M. Boldini a opposé l'élégance plus familière et plus mutine de Mme Lydie parcourant avec son mari une avenue du Bois. C'est presque un tableau de mœurs et d'histoire, et c'est encore un très beau portrait. Peut-être y faudrait-il une très légère retouche pour que la figure masculine qui se trouve, en réalité, en arrière de l'autre, n'ait pas l'air de venir un peu en avant. Ce n'est qu'un rien. Mais ce qui charme, c'est encore la simplicité et la vigueur de la tonalité vert sombre relevée de noir, et surtout la vivacité le caractère éveillé et fin du joli visage parisien surpris dans la légère grisaille de la course matinale.

Enfin, un morceau prestement enlevé, le portrait en buste et de profil de Mme la comtesse de Pourtalès complète heureusement la magistrale exposition de M. Boldini. Elle est, elle, éminemment expressive de la minute que nous vivons. Ce serait un singulier régal qu'une exposition des principaux portraits de cet artiste. On a quelquefois, pour des curiosités graves, ou même simplement frivoles, le désir de revivre dans un siècle ou deux. Revoir alors ces portraits-là, ce qu'ils sembleront par rapport aux vivants d'aujourd'hui, serait une de ces raisons de revenir en spectateur. J'imagine qu'ils procureraient une impression analogue, mais plus complexe encore et plus piquante que celles que suscitent en nous les plus ardentes effigies du dix-huitième siècle.

Un peu de musique. — M. Jean Veber et M. Lévy-Dhurmer

Phénomène assez particulier d'association d'idées, hallucination presque, je ne puis m'empêcher de penser à l'effet que produiront sur les mêmes successeurs les petits tableaux de M. Jean Veber et particulièrement Orphée et la Dicitante du Styx, qui nous offrent la cruelle satire des grâces dont les peintres que nous venons d'analyser sont au contraire les lyriques flâneurs. Je sais beaucoup de gens que révolteront ces deux petits tableaux. Faisant, avec trop de zèle, faire cause commune aux éléphants véritables et aux prétentions, ils ne percevront pas combien cette férocité du peintre est raisonnable et saine. Mais avant de continuer mes réflexions sur les deux tableaux de M. Jean

Veber, je voudrais, vous dire un mot de ceux de M. Lévy-Dhurmer. Notre temps, entre autres affolements, a celui de la musique. Jamais on ne s'est tant nourri de quatuors et de neuvièmes. S'il fallait donner un nom à notre commencement de siècle, on serait sans doute, après mûr examen, amené à le baptiser l'époque de Wilbur Wright et de Claude Debussy. Le « besoin de s'échapper » sur les ailes d'un aéroplane ou sur les ondes de la sonorité est la grande passion de nos plus éminents désœuvrés, de nos tourmentés les plus belles, Wilbur Wright est un grand inventeur et Debussy un musicien des plus rares. Mais ils ont engendré leurs imitateurs, et l'imitation elle-même est la mère de la caricature. C'est pour cela qu'à côté des préoccupations les plus exquises naissent les niaiseries qui leur ressemblent, à côté des beautés réelles surgissent de comiques contre-parties. Voilà pourquoi un Jean Veber se trouve à propos pour crayonner dans son coin les exagérations de la sensibilité, les travestissements de l'idéal, tandis qu'un autre Lévy-Dhurmer, esprit impressionnable et croyant, s'efforce avec le plus grand sérieux de répondre aux aspirations ultra-musicales et extra-picturales des raffinés d'à présent.

De là vient cette tentative de reproduire par des couleurs les sensations sonores de deux des plus caractéristiques créations de nos jours : le Prélude à l'après-midi d'un Faune, de Claude Debussy, et les Roses d'Espagne, de notre éminent maître Gabriel Fauré. Comment résoudre ce problème ? M. Lévy-Dhurmer est d'un jugement trop net pour être tombé dans l'excentricité et la déformation que certains ont cru trouver, ou bien ont voulu nous faire avaler, pour des équivalences. Il faut, pour lui, que ce rêve musical engendre une composition graphique précise, et qui demeure lisible même dans le plus grand vapoureux.

Il traduira donc le poème symphonique de M. Debussy par un luxuriant paysage où quelque figure de chèvre-pied révéra, et la page embaumée de Fauré par un mirage de ville à coupoles et à minarets émergeant parmi des buissons de roses doviniens. Comment ces deux choses ne sont-elles pas tout bonnement un paysage historique et un paysage oriental ? Uniquement par cet artifice : le peintre a divisé ses accords, haché sa touche à l'infini, et ce procédé donne de l'imprécis et de l'éthéré à une composition établie d'une manière tout à fait rationnelle et sage. Le grand Fantin-Latour avait résolu le problème autrement : il avait usé d'allégories, substitué aux accords de sons des accords de formes puissantes et richement matérielles. Il n'avait pu abdiquer sa qualité de peintre épris de la plastique et du tangible. M. Lévy-Dhurmer, lui, tâche de se faire pardonner d'être peintre, et son effort, pour une fois, est couronné de succès. Dirai-je que je préfère le Portrait de Rodenbach ou il traduisit naguère non point l'harmonie des vers mais la physionomie du poète ? On le croira sans peine. Mais enfin l'incursion était intéressante sur les confins de deux arts qui demeurent toujours aussi opposés que fraternels, et à la condition qu'il ne s'immobilise pas là dedans, on peut donner à l'artiste acte de sa réussite.

Revenons à M. Jean Veber. Il a noté lui, avec son sorpule narquois, l'effet des exagérations de la mélomanie chez des personnes richement douées d'idéal, mais à qui les moyens de l'incarner flatteusement ont été refusés. En vertu de certains décrets de la nature, ce ne sont pas toujours celles qui sont susceptibles d'éprouver les plus vives passions qui se présentent sous une apparence qui incite à les partager. Elles peuvent se dire, comme le héros de Racine :

Brûlé de plus de feu que je n'en allumai.

L'Orphée adipeux de M. Jean Veber charme ces tigresses sur le retour et il ne semble se soucier d'aucune. Elles devorent des yeux cette grasse proie, et le musicien n'est amoureux que de sa propre inspiration qui flue de sa bouche lippue, crépète sous ses doigts boudinés. En vain, pour lui, elles ont décollé les flaccidités et les ossatures. En vain, elles produisent les caillades voraces. Il les pourrait entraîner toutes aux abîmes ; mais on devine que le gaillard — quelle peut être, soit dit en passant, l'Eurydice d'un tel Orphée ? — est assez pratique pour préférer aux caresses de ces Ménades le risque de leurs griffes inoffensives.

Dites franchement si vous n'avez pas assisté parfois à de telles soirées, où si elles ne vous ont pas semblé telles dans vos jours de misanthropie et de misogynie ?

Dites aussi avec la même franchise si vous n'avez pas rencontré la maigre et tragique cantatrice mondaine qui clame bileusement son appel aux divinités du Styx, et si vous n'avez pas constaté dans l'auditoire les mêmes attitudes de stupor bouffonnes, lorsque par hasard vous n'étiez pas ce soir là — ce qui peut arriver — en état de recevoir le frisson ?

Bon. Vous avez. Nous pouvons donc maintenant convenir aussi que ces femmes sont par certains côtés admirables, ou bien plus, que Jean Veber lui-même les a admirées. Sans cela comment aurait-il pu saisir aussi bien en elles les signes des passions brûlantes et des enthousiasmes ravageurs. Positivement elles sont presque séduisantes aussi. Au fond, c'est une fort belle scène réligieuse traduite par un observateur sensible à l'expression mais porté à l'ironie. Toutes ces auditrices offrent leur tribut à l'idole des temps modernes : la réputation. Tel Siegfried, elles ont goûté du sang brillant de l'homme, et peut-être transfigurées par l'admiration apparaitront-elles belles à d'autres qu'à Veber. Fût-ce grâce à un phénomène inverse de l'amour de l'homme

pour Boli
pas ? Est-il
lerie ? C'est
qu'est le pi
ment suive
antérieure
de Boldini.
voynons av
dio stat...

Divers p

Nous coi
ments sur
vous avert
plus d'aus

C'est par
les faut ch
année, il n
portrait d'
seul vraim
tout simpl

M. Capp
Raymond
attrayants
puisse rer
après le g
gnan que j
commenté
pour y rev

M. Leon
table et tri
compte se
vivant Por
exposé à li
tiste qui a
contempor
parlant s
généieux q
l'affiche q
se livre à
louse-Laur
à ceux qui
un fort be
hardi, à la
duaisane,
nante beau
fants ; ell
voulait les
le trop de
n'a pas d'
Il vit et fl
à été trai
pendant r
sennel, p
monet, par
Et il a pré
chose ne
joie ce qu

La leur
Raymond
mais éga
pas moi
gravemen
mais elle
ble que de
un tablea
plus ému
d'une jeun
sur un fo
meilleurs
pourra pr
en effet
de la fem
et la nerr
de ce ten
sent voir.

M. Gar
sent accu
possède d
rité et la
presque a
Sémone, l
modèle,
sentimen
dans ses
née, est n
riche har
cution pl
que nous
et qui n'é
encore le
trait esti
Au surpl
piolemes
l'artiste,
aura rais
portrait
transmit
ailleurs,

J'ai à r
première
pose des
tes, avec
plus, et
avec beag
ger, que
qu'il ait
ter ; en u
ges les p
en déter

Toutef
et qui so
diatème
noté enc
fleurs de
Pierre Li
Cottet.

M. Pie
ques an
res affre
sères mè
nues der
de quar
un beau
lagarde
plus de
ment da
cation at
dans un
sous un
houettes
toute cel
et des c
eux qu
tout cel
vérité su
veau no
avec des

Les éh
délairier
après m
mélange
ces corp
songe at
le poète,
en mêm
est un m

Nous l
de notre
pimpant
ches et
bowski.

Du pr
res mort
chatoyan
Dusec
à la révé
mités flo
du nape
ce que n
c'est-à-d

M. Walter Gay et Mlle Druon continuent ici par d'autres procédés que l'huile leur collection d'intérieurs et de bibelots. Quant aux paysagistes, les plus séduisants sont MM. Luigini, Paillard, L. Gilot, Mlle Florence Esté, et le très savant maître E. Grasset, de qui la noble cons-

science s'affirme en de savantes vues de Gôme et de Carcassonne.

MM. Sôon, L. Monod, Mme Paule Carpentier, sont encore remarquables à divers titres. Enfin, un jeune artiste, M. Dufresne, remarqué pour son entente du caractère et ses curieuses tentatives de pastel, expose deux grandes compositions et une étude de type. Les deux grandes compositions sont une scène de *Reine* et un spectacle de marionnettes. C'est exécuté comme des cartes à jouer qui seraient très lachées et c'est fort amusant de premier aspect. Toutefois, M. Dufresne, qui peut devenir un très bel artiste, est-il peintre plus accompli et plus attachant avec sa simple étude de petite ballerine, toute une histoire de roulotte et de tréteaux en un seul personnage, qu'en ses plus grands essais un peu vides et laissés en train. Repris, rendus plus homogènes et plus caractéristiques, ces deux pastels pourrout devenir de très bonnes œuvres, et la discussion qu'ils occasionnent ici est déjà un témoignage de l'intérêt qu'inspire ce jeune peintre.

On a, cette année, par une louable inspiration, prouvé de l'intérêt à la section de gravure en l'installant dans une petite salle du premier étage disposée avec goût. L'estampe en couleurs continue d'occuper le pourtour où elle est assez mal éclairée; on devrait bien lui marquer des regards analogues.

M. Jeannot prend la tête des graveurs-peintres; rien de plus finement enlevé que ses paysages et ses études de types. Un nouveau venu, M. Hallo, s'impose à l'attention avec des études prises dans les salles de théâtre des faubourgs, très bien observées et très bien éclairées. M. Charles Heymann est parvenu, dans ses notations du vieux Paris, à une véritable maîtrise. MM. Bôjot, Bourdeley, se distinguent aussi dans cette histoire à la pointe de nos vieilles maisons et de quelques vieilles rues qui nous restent encore. D'autres graveurs sont à regarder en son vous signale spécialement: MM. M. Villon, Chahine, René Pinard, Le Meilleur, Jous, Armand Berton, Emile Colin, Valère-Bernard, Mmes Harriet Fundstrom, Marguerite-Carrière, Ethel Mars, Malo-Renault.

En noir avec Coppiet pour collaborateur, en couleurs sans collaboration, M. Cottet donne de très belles transcriptions de ses principales œuvres, paysages et drames de la mer. Et ceci nous sert de transition pour mentionner, comme meilleurs graveurs en couleurs de la récolte, celles de MM. P. Roche, C. Borrand, Olaf Lange, Malo-Renault, Harald-Gallen, Delatre, Lefort des Ylouses, Mmes Marie Gautier et Maud Squire.

LES SCULPTURES

L'œuvre d'Alexandre Charpentier. — La sculpture et les femmes.

Une pieuse sollicitude a réuni et présenté, en une belle et importante travée de la galerie de sculpture, l'œuvre du très grand artiste que fut Alexandre Charpentier. Cette œuvre donne une superbe leçon d'ardeur dans la recherche et de scrupule ainsi que de goût dans la réalisation. Alexandre Charpentier était un vrai imagier comme ceux d'autrefois: il avait la simplicité, la franchise et la tendresse des poètes populaires; un sens exquis de raffinement dans les moyens à mettre en œuvre, et, suivant le travail à accomplir, une grande vigueur ou une extrême délicatesse comme exécutant.

Ses grands bas-reliefs, son *Grogard de Charlet* que l'on revêtait dans ce bronze qu'il aurait aimé inaugurer, ses masques, ses cursives études de contemporains sont dans la manière forte et abrupte. Ses plaquettes pour l'histoire ou pour la décoration, ses objets d'art, ses statuettes pleines de caprice sont dans la manière amenée et caressée. Peut-être le temps donne-t-il la préférence à la seconde, tout en accordant une haute estime à la première. Sous les deux formes il se prouve éminent ouvrier et penseur d'une grande distinction. Les esprits les plus généreux et les plus ardents de ce temps, il les recherche pour graver leurs traits, exprimer la dominante de leur effort. Les aspirations vers la belle forme et la belle harmonie, il les transcrivait ingénieusement et pénétrantes personnalités, d'autant plus insinuantes qu'elles affectent des reliefs légers et des dimensions res-

treintes. Telle statuette, celle d'un faune, un de ses derniers travaux, est un petit chef-d'œuvre d'esprit et de savoir, et l'ensemble de ses plaquettes et de ses médailles l'apparaît directement aux grands maîtres de la Renaissance en cet art allier et discret.

M. Rodin, on le sait, ne peut envoyer que des œuvres saisissantes et neuves; on aimerait qu'il ne donnât pas l'exemple de n'exposer plus que des œuvres en cours d'exécution. Ce beau buste de femme qui sort à peine de l'épannelage et qui porte encore les grêlures de la mise au point est, cela va sans dire, d'une silhouette, et s'annonce comme devant être d'une exécution superbe. Mais si l'habitude de n'exhiber que des esquisses part de si haut, comment les jeunes artistes (et pas mal de vieux) accepteront-ils, comprendront-ils même que nous signalions le danger et pour le public et pour nous, que finit par faire courir à l'art français ce parti pris de montrer leur génie en pantoufles et de faire un dogme de l'à peu près?

C'est pour cela qu'on doit être reconnaissant à des maîtres tels que M. Bartholomé et M. Desbois de persister dans le courage du réalisme. M. Bartholomé montre deux beaux marbres. M. Desbois un superbe masque de femme, en marbre également, où le modèle caressant et fort donne le parfait accomplissement de la pensée de l'artiste, sans que pour cela elle soit affaiblie ou refroidie. Au contraire, de telles œuvres, dont de tels artistes maintiennent l'honneur, sont comme les bornes-frontières qui séparent la conscience trop mesquine et la fougue trop vite satisfaite.

M. Escoula, M. Injalbert, M. Voulot, M. Lamourdedieu, dans leurs grandes statues, méritent des éloges analogues, tandis qu'il est bon, peut-être, d'avertir M. Bourdelle que malgré le sentiment puissant, la force de poésie dont sont pénétrées ses œuvres, la *Jeanne Darc* de cette année, entre autres, son bel art gagnera à redevenir moins fruste. Cette manière est devenue chez d'autres trop artificielle. Un peu de plus, un artiste aussi important que lui sera emporté par une réaction qui sera loin de valoir son action première, et celle, considérable, qu'il doit encore exercer. Sous le bénéfice de ces observations, il ne faut pas méconnaître l'accent superbe qui règne dans cette figure.

Le prince Paul Troubetzkoff est un des artistes actuels qui résolvent avec le plus de bonheur ce difficile problème de parvenir, en sculpture, jusqu'au point qu'il faut, entre le trop et le trop peu, pour que l'œuvre ne demeure pas dans l'intention et ne perde point de l'inspiration. Ses portraits grands ou petits gardent toute cette ardeur du premier jet qui est la récompense et la condition même de l'œuvre d'art. Cette fois, ce sont des effigies de la *Marquise de Casa-Fuerte* et de *M. Henri de Rothschild*, toutes deux d'une réussite supérieure.

Comme beaux portraits sculptés, je citerai encore le *Groupe d'enfants* si tendre et si innocent de Mme Charlotte Besnard; la statuette d'enfant taillée dans le bois laqué sans patine, excellent et charmant morceau de M. Rupert-Carabin; le beau buste de marbre de M. Jean Damp; la tête d'un modèle très savant et très léger à la fois de M. Jean-René Carrière; le buste de *M. Boulet de Monvel* par M. Paulin.

M. Arnold Rechberg, qui, d'autre part, expose une figure dantesque de grande allure, a exécuté un *Buste de la reine de Hollande* où il a su déployer beaucoup de talent et éviter l'ennui des portraits officiels. MM. Camille Lefèvre, Jean-Pierre Gras, Séraphin, A. Lenoir, ont également exposé des bustes très louables.

Quelques femmes montrent une belle vaillance, et une originalité assez grande pour que l'on puisse présager que l'avenir connaîtra des écoles féminines, très distinctes des écoles masculines. Le rôle de la femme, ses aptitudes spéciales, son influence, tout cela se dessine peu à peu, et si l'on considère le temps où ce mouvement a commencé d'éclorre, on conviendrait que les choses ont marché assez rapidement, et que notre prédiction n'est point tant chimérique. Songez au centre d'art qu'est par exemple un *Lyceum-Châs* sous l'impulsion de Mme Charlotte Besnard; voyez comment, dans notre société, se dessinent peu à peu les collaborations et les antagonismes. Il ne s'agit plus de vagues déclamations sous l'étiquette ridiculisée de « féminisme »; ni de plaisanteries de vandeuvres et de défilés de petites femmes travesties en hussards. Quels que soient pour le moment les résultats, quelles que soient les influences d'enseignement dont la femme ait à se dégager, il est certain

qu'il nait un nouvel ordre de faits et que nous ne saurions nous y prendre trop tôt pour l'observer. Nous donc les noms des artistes femmes qui s'alignent au plus rude et au plus ingrat des arts, j'ai cité le groupe de Mme Besnard. Dans des figures de dimensions plus restreintes, Mme Elsa Beetz montre aussi les qualités d'une grande artiste. Mme Antoinette Vallgren, Mme Poupelet, Mlle Madeleine Jourvat livrent, depuis longtemps déjà une belle bataille, et chaque année nous ne nous en laissons pas moins heureux. Mme Marie-Anne Lafaurie, qui a débuté ici il y a peu d'années avec un vif succès, est à remarquer particulièrement avec une svelte statuette de femme et un groupe oriental plein de couleur. Mme Camille de Sainte-Croix montre également une verve spirituelle et une observation ingénieuse. Ne croyez pas que là s'arrête la liste.

La section de sculpture contient encore des œuvres de Mmes Albazzi de Kwiatkowska, de miss Amanda Austin, de Mmes Bernières-Henraux, Eléonore Bloch-Lucy, Juliette Blum, de Giessen-dorf, Sarah Greene, Lilian Hamilton, Hilda Hart, Olga Metchnikoff, Spencer-Stanhope, Vera Stein, Olga Sturdza, Mary Swanson, Marie Stalter, Edith Ogden, Bessie Vonnob, Katherine Wallis, — et j'en oublie!

Près de trente femmes statuaires! Cherchez dans les anciens catalogues, si vous trouvez trois noms de femmes artistes, même sans remonter à Constance Mayer, pour qui mourut le pauvre Prud'hon. Cela est fort significatif; terrible pour les uns, curieux pour les autres, différents, digne d'étude pour ceux qui aiment à comprendre la vie, autant que faire se peut.

Des hommes de très beau talent me pardonneront cette rapide revue de l'art féminin intercalée avant la citation de leurs œuvres. Un temps viendra où des critiques féminins iront visiter les expositions et donneront de bonnes places en leurs comptes rendus aux quelques hommes qui se livrent encore à la pratique des arts.

Je dirai donc, en terminant cet examen de la sculpture, que M. Jacques Froment-Mourice, l'éminent animalier, a envoyé entre autres œuvres une grande esquisse d'un groupe monumental, une charge de cavalerie qui serait du plus surprenant effet; que MM. de Monard, Bugatti, J. L. Brown sont aussi très remarquables dans l'interprétation de l'animal; enfin qu'il y a dans les œuvres de M. Pierre Roche, Mulot, Andreotti, Saint-Lerche, Wittig, Halou, Perelmagne, José Clara, Lacombe, Dejean, Michel Malherbe, Coderkreuz, Bromberg, Clostre des qualités fort belles, qui n'auraient pas besoin de nos commentaires pour attirer votre attention et vous procurer le plaisir des découvertes sans guide.

Quelques artisans et un architecte

La section des objets d'art est certainement celle qui maintenant se passe le mieux de telles recommandations. Presque tous les objets ont eu déjà leurs acquéreurs, ou bien ont leurs destinations assignées. Le mouvement d'art décoratif, si difficile à mettre en train, est, à présent, tellement bouffé qu'il sera peut-être nécessaire un jour de lui trouver un nouveau mode d'exposition, indépendant des grands Salons de sculpture et de peinture. En attendant, le département est de plus en plus varié, et le spécimen qui nous paraît le caractéristique, c'est l'absence de toute, ou de presque toute préoccupation d'usage.

M. Rupert-Carabin demeure, avec quelques chercheurs de meubles nouveaux, un des rares qui observent cette tradition du « beau dans l'utile ». Son dresseoir est encore plus ingénieux et plus large d'exécution que les grandes pièces de lutherie qui firent naguère sa réputation. Toute sa série des « vide-poches », composée de figures de femmes animalisées ou d'animaux féminisés, d'une curieuse conception allemande, à été reprise avec une élégance et rendu en formes plus lumineuses et plus luxuriantes. M. Raymond Bigot se montre également un beau maître en l'art de sculpter le bois et, comme nous le disions ces jours-ci, un remarquable dessinateur de l'oiseau.

Mme Marie Toniehoff n'a observé l'animal que pour en tirer des simplifications décoratives, extrêmement originales et spirituelles. Sompheux dans leur rudesse sauvage, ces bronzes, rehaussés de gros émaux champlévisés, forment une série attrayante et neuve.

M. Lenoble est devenu un des plus beaux céramistes de la Société nationale.

Il est maintenant attendu et admiré comme les Delaherche, les Dammouse et les Moreau-Nélaton.

Parmi les fabricants de bijoux et d'orfèvrerie, je ne me lasse pas de louer chez M. Edouard Moreau la pure recherche de la ligne, la simplicité et le goût les plus exquis.

Lorsque j'aurai cité encore les si parisiennes poupées de Mme Lauffier-Désirat, les beaux travaux de comtesse de Moreau-Waldeck-Roussan, les émaux de MM. F. et E. Thesmar, les bois tournés si sobres et si délicats de M. Clément Mire, les divers envois de MM. John Dunand, Hainon, de Vallombrose, Doat, Michel-Cazin, Reyren, Grandhomme, Barbaroux, de Mmes Louise de Germain et Blanche Orly-Robin, j'aurai donné une suffisante idée de la vitalité et de l'éclat de nos arts de la matière.

A la section d'architecture une maquette de dimensions considérables, d'un poussé de détail exceptionnel et de la plus remarquable silhouette, attirera les regards.

C'est celle du *Temple à la Pensée*, auquel M. F. Garas travaille depuis de si longues années avec un courage, une abnégation et une conviction qui ne sont pour ainsi dire point de notre époque. Mais ce qui en est bien, c'est l'idée, c'est l'ensemble de préoccupations, c'est le rêve de destination qui ont inspiré cet énorme travail. Je vous renvoie à la notice spéciale rédigée par ce savant et acharné artiste pour l'explication de son but, qui est d'édifier une sorte d'« hymne de pierres » poétiquement conçu, scientifiquement établi, où sera célébrée dans l'avenir « la probable réconciliation de la science avec le fond ésotérique des grandes religions aryennes ».

Le rythme des lignes, les harmonies de couleurs contribueraient, dans les lignes générales comme dans les plus menus détails, à donner l'impression de majesté, de calme et de richesse dont quelques hommes rêvent le bien-être pour tous les hommes à venir.

Le temple de M. Garas est dédié à Beethoven, c'est-à-dire au génie moderne qui a le mieux traduit les plus grandes inquiétudes et les plus parfaites sérénités de l'âme humaine.

Il est curieux encore de constater chez un bâtisseur de maisons cette espèce de tourment musical que nous avons noté, sous des formes diverses, chez les peintres, et qui agit plus ou moins tous les nerfs dans notre tourbillonnement « civilisation ».

Arsène Alexandre.

Cure de Printemps

Les pilules Pink constituent la meilleure cure de printemps et sont le plus puissant remède contre l'anémie. Procurez-vous quelques boîtes de pilules Pink aujourd'hui même et commencez ce bienfaisant traitement ou faites-le commencer aux personnes de votre entourage dont la santé laisse à désirer. Les pilules Pink donnent du sang, des forces; elles réveillent l'appétit et procurent d'excellentes digestions. Elles stimulent tous les organes et activent, par conséquent, l'élimination des poisons emmagasinés dans notre corps pendant la mauvaise saison. Elles sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, les maux d'estomac, les affections nerveuses, les douleurs rhumatismales.

Pilules Pink

AVIS DIVERS

PLUS DE MAL DE MER DELPHININE par la Dr. Flaschen. Infaillible, inoffensive. Notice gratuite. Ph^{ie} BAILLY, 15, r. de Rome, Paris.

DANS LA MARINE

La commission d'enquête de la marine

La commission d'enquête continue ses recherches et ses « révélations ». Certains faits auraient été constatés dans l'arsenal de Toulon, entre autres la présence de groupes complets de chaudières achetées en vue de rechange en 1898 et hors d'usage avant d'avoir servi, et le maintien d'appareils Germain sur le *Terrible*, alors que ce navire a été rayé de la liste de la flotte.

AFFAIRES MILITAIRES

Un monument. — Sous la présidence de M. le marquis de Vogüé, de l'Académie française, et la vice-présidence de MM. Maxime Lecomte, sénateur, le général Chamoine et le général François de Broglie, un comité vient de se former qui se propose d'élever un monument commémoratif sur le champ de bataille de Malplaquet, cette glorieuse défaite qui mit fin aux revers de Louis XIV et prépara la victoire de Denain.

Un projet de pyramide a été préparé par M. Theunissen, l'éminent artiste auquel on doit le monument de Saint-Quentin.

Les souscriptions pour l'exécution de cette œuvre sont reçues chez MM. Verley, Deroix et Co, banquiers à Lille, 42, rue Royale, et dans leurs succursales de la région du Nord, ainsi qu'à Paris, à la Société de Crédit industriel et commercial, 66, rue de la Victoire.

AVANT-PREMIÈRES

AU THÉÂTRE MICHEL : Le Nouveau spectacle

La saison commence à Paris; l'Hippique vient de finir, le vénéralisme a lieu aujourd'hui, Auteuil et Longchamp sont parés de leurs plus beaux atours, Paris redonne à la capitale du monde.

Il était naturel que M. Michel Mortier se préoccupât, lui aussi, d'ajouter un fleuron à la couronne printanière. Il n'y a pas failli, et tous ceux (ils sont innombrables) qui ont fait du théâtre Michel leur rendez-vous de prédilection, se rejoignent, car l'avisé directeur leur promet un spectacle d'élite.

Nous avons les premiers annoncé la rentrée sensationnelle de Mme Céline Chamoine; la grande artiste, cédant aux pressantes sollicitations de M. Mortier, s'est décidée à reparaitre devant le grand public qui toujours la fêta dans ses innombrables créations.

L'exquise interprète de *Toto chez Tata*, de la *Cigale*, et de cent autres succès, se fera applaudir demain soir dans le *Petit abbé* qui fut un de ses triomphes. Les spectateurs d'aujourd'hui seront sûrement stupéfaits de constater qu'une pareille artiste ait pu rester si longtemps éloignée de la scène, alors que tant d'autres auraient été ravis de lui confier de nouveaux rôles, de nouveaux succès.

Pour encadrer Mme Chamoine, l'habile directeur a su composer un programme digne d'elle : M. Charles Desfontaines, dont M. Mortier monta la première pièce, nous donne cette fois un fort piquant vaudeville d'une donnée ingénieuse et fort habilement traitée : *M. de Saint-Christophe, professeur de chinois*. Avec infiniment de modestie, l'auteur nous disait hier : « C'est une pièce sans prétentions; si le spectateur rit un peu, j'aurai atteint mon but. » On n'a pas beaucoup, et les braves et les rires du public lui apprendront, dès ce soir, combien il a réussi.

M. de Saint-Christophe aura pour interprètes : Mmes Margel, qui triompha tout dernièrement dans le joyeux *Poulettailler*; Marthe Lutz dont on n'a pas oublié le dernier succès à l'Odéon dans les *Grands*; MM. Burquet, aussi droit comédien qu'habile metteur en scène; Harry Baur, joyeux fantaisiste, et d'autres encore dont la liste serait trop longue, car M. de Saint-Christophe demande de nombreux interprètes.

La toute belle Troulanowa, adorable dans une et mime charmante, se fera applaudir dans la *Romanchelle*, avec son partenaire, l'auteur-interprète, M. Paul Fugère, dont les succès ne se comptent plus.

Des humoristes Adrien Vély et Léon Miral nous amèneront la *Paix du ménage*, un acte gai qui jouera Mlle Fanny Aubel, une délicieuse débutante, et des comédiens éprouvés tels que MM. Bresson, Bouchez et Brunière.

Et pour mettre le public en goût, le spectacle commencera par une fantaisie

de M. Claude Gevel, dans laquelle une jeune et jolie femme, Mlle Riveyre, fera apprécier un talent naissant.

Tel est l'alléchant programme que M. Michel Mortier a su composer, et les plus difficiles seront obligés de dire qu'il a bien mérité le titre qu'on lui donna lors de l'ouverture du ravissant « Michel » : Le roi des directeurs, le directeur des rois!

G. Davenay.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir :

Au théâtre Michel, rentrée de Mme Céline Chamoine dans le *Petit Abbé*, l'acte célèbre de MM. Henri Bocage et d'Armand Liorat, musique de Charles Grisart, et répétition générale de *Monsieur de Saint-Christophe*, comédie de M. de Saint-Christophe, de M. Charles Desfontaines, de la *Paix des ménages*, comédie en un acte de MM. Adrien Vély et Léon Miral, et de la *Cloison*, comédie en un acte de M. Claude Gevel. On commencera à 8 h. 3/4 précises.

Au théâtre des Arts, à 8 h. 1/2 très précises, première représentation de : 1^{er} Drame, un acte de M. P.-H. Raymond-Duval, d'après la nouvelle de Joseph Conrad. Distribution :

Lucie	Mlle Marie Kalf
Carvel	MM. Lucien Dayle
Pierre	Pierre Roux
Le capitaine	Lucien Sauriac
Le barbillon	M. Paul Dufrenoy

2^e Les Possédés, trois actes de M. H.-R. Lenormand. Distribution :

Suzanne Adrar	Mmes Marie Kalf
Sonia	Jeanne Glad
Clara Steier	Dolores Mac-Léan
Irène Mareil	Andrée Glad
Valérie	Valoir
Marcel Heller	MM. Durec
Adrar	Séverin-Mars
René Heller	Lucien Dayle
Heller	Magnat
Jean Heller	Alberic
Un monsieur	Paul Dufrenoy
Le préparateur	André
Père Fontaine	Roger Fiquard
Crouzet	Henri Keller
Un sergent de ville	Ranger
Le concierge	Messier

— A l'Opéra, à 8 heures, *Samson et Dalila* (Mlle Chabronnel, MM. Franz, Noté, A. Gresse, Cherdan); danse : Mmes L. Piron, Sirey, *Copélia* (Mmes Zambelli, Salle, M. Raymond).

— A la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *Modestie*, comédie en un acte en prose de M. Paul Hervieu (MM. Desfontaines, Paul Numa, Mlle Provost); *Connais-tu*, pièce en trois actes en prose de M. Paul Hervieu (MM. Le Bargy, Raphaël Duflos, Delhelly, Georges Grand, Mmes Bartet, Leconte).

— A l'Opéra-Comique, la *Vie de bohème* (Mme Marguerite Carré, M. Ed. Clément, Mlle L. Korsoff, MM. L. Fugère, Delvoe, Azéma); *Cavalleria rusticana* (Mlle Geneviève Vix, MM. Nubio, Vaux).

— A l'Odéon, à 9 heures, *Beethoven* (MM. Desjardins, Bernard, Desfontaines, Vargas, Joûé, Mmes Barjac, Albane, de Pouzols, Luce Colas, Barsange).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, 230^e représentation du *Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numès, Moricy, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier). — A 11 heures, au 3^e acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop maître* (Mmes Chapelas, Harmond, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/2, 12^e représentation de la *Favorite* (Mmes Delna, Kerhouan, MM. Gautier, Boulogne, Paty, Chacón).

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, le *Scandale* (MM. Lucien Guity, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclous).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, *l'Impératrice* (Mme Réjane, MM. de Max, Signoret, Duquesne).

— Aux Capucines, 9 heures, pour les représentations de Mlle Marguerite Deval : *Affair* ou *les loisirs andalous* (Mmes Marguerite Deval, Marise Fairy, Drette Sathys, Delbonne, MM. Berthe, Max Capoul, Darney, J. Chancel, M. de Max (Mmes Marie Marcella, Anie Perrey, M. Prad); *Petite tache* (Mlle Marlinod, MM. Orsy, Jalabert).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, le *Bigame*, *Gadule*, *Mme Agathe*, *Justice* est faite, *Un Concert chez les fous*.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures, *les Meubles amis*, *Aristide* (Mmes Paule Andral, M. Belières); *Peau d'âne* (Mlle Franville, MM. Guyon fils, Victor Henry); *Noce blanche* (Mlle Mag Villars, le mime Jacquinet).

M. Gautier, complètement rétabli, chanta ce soir, au Théâtre lyrique de la Gaité, le rôle de Fernand dans la *Favorite*, aux côtés de Mme Delna, de MM. Boulogne et Paty.

Hier :

Une indisposition de M. Salignac a obligé l'Opéra-Comique à un changement de spec-

Et ils n'avaient aucune raison de la déballer. Maintenant, eux aussi couvraient l'ambition de régir le trust, un jour. Pour l'instant, la chose semblait s'écouler. Le canal de Panama, les mines du Mexique consommèrent la production annuelle de Los Dados. Dans onze mois les turbines et les alternateurs fonctionneraient. Hélicourt se le permit. Rien ne périrait de Los Dados, ni dans un an, ni dans cinq, ni jamais. Néanmoins, Hélicourt voulut tirer quelques indications sur le rôle que lui attribuaient, dans les Alleghany-Works les administrateurs de l'Electric Standard. Un sage en l'enclume harcelait le fondateur de Los Dados. Ne voulait-on pas le déporter au milieu de difficultés telles qu'il ne pourrait, en aucun cas, réussir? Ensuite on le contraindrait à la démission en alléguant le déplorable résultat de l'épreuve. Clamorgan rassura. Brutal, il semblait franc. Toutes les choses désagréables qu'il prodiguait à son interlocuteur depuis le matin n'étaient sans doute pas pour lui donner une pilule quelconque. Le « Promoteur » confessa.

A Parajas, vous comprenez, mon cher, ça peut devenir sérieux. Il s'agit d'enlever les commandes en Amérique centrale, puis au Pérou et en Argentine. Derrière ça, toute l'Amérique du Sud. Alors, nous raffinerons l'acier, selon vos plans, qui ne sont pas si mal, et nous laminerons à Los Dados les pièces de machines entièrement nouvelles, indispensables à la percée de la Culebra. Nous allons accumuler sur votre plateau de Parajas nos meilleurs moyens de production intensive. Vingt-trois dynamos de cinq mille chevaux qui attacheront les alternateurs directement par manchon élastique...

(A suivre.)

Paul Adam.

Feuilleton du FIGARO du 14 Avril

(13)

LE TRUST

IV

— Suite —

Clamorgan se leva. Il fronça les narines et regarda sa montre. Trappu dans un vêtement grisâtre aux plis neufs, il s'éclaircit à l'aise. Ses cheveux blancs et drus exactement divisés au milieu du crâne rose, son nez noir, ses yeux d'Esse, jaunes et mobiles sous les toutes des sourcils noirs, son teint coupé s'uniformément dans une expression d'ennui, de dédain.

J'avais bien dit que je ne voulais pas introduire de Français dans la corporation. Puisque vous devenez l'Electric-Standard par cette signature, votre intérêt devient aussi celui de l'Electric-Standard; et si cet intérêt exige la suppression des usines cubaines, je ne vois pas comment vous exigerez leur maintien... Mais, comme tous les Français, vous avez l'amour des ruines, des infirmités, de tous les déchets? Je parie que votre testament dote un hôpital, et non pas une école.

— Je crois que l'intérêt de l'Electric-Standard est lié à la prospérité de Los Dados, car la distance est moindre entre Puerto Blanco et Panama qu'entre

City-Park et l'isthme. Les explosifs composés, les aciers raffinés à Parajas et que demanderont les travaux du Canal coûteront moins pour le transport que ceux composés et raffinés dans le Middle-West.

— Oui... J'ai lu vos raisons. Plus encore : on a la vos raisons. Si j'étais seul maître comme autrefois, moi le promoteur, je les aurais jetées là dedans, vos raisons! Malheureusement nous sommes quatre... Vous insistez parce vous savez qu'Harriman et Ryan, et mon garçon lui-même...

M. Hélicourt eut, à ces mots, le sens de pouvoir gagner la partie. Or, brusquement le trustee saisit son pardessus, enfila les manches. Ce mouvement de tout le corps amena ses regards sur l'espace :

— Moi, je ne signerais jamais!... Quand on a fait ceci, peut-on signer cela? Car cela, c'est la mort de ceci... Cela, c'est l'individualisme sentimental des Français. Ceci, c'est la solidarité des Yankees. Dois-je introduire avec vous le ferment de dissolution?

Clamorgan secoua sa grosse tête étroite dans les branches d'or des lunettes.

M. Hélicourt se résignait. Il serra les mâchoires pour que personne ne pût entendre grincer les dents du vaincu. Il empoignait de ses mains les biceps de ses bras croisés afin de ne pas assaillir ce vieillard tétu qui, planté devant l'espace de fumées, de villes et de rivières, lui tournait le dos.

Le silence dura. Clamorgan restait ainsi dans son paléto très court et coiffé de son feutre gris soigneusement fendu. Il écartait les jambes solides en pantalon et rousses sur des chaussettes bleues, sur des souliers bombés, noirs et luisants.

— Croyez-vous, maintenant, que j'ai été le « Promoteur » de ça, pour qu'un es-

prit français vienne disperser, détruire, morceler?... Je vous connais bien. Une fois dans le comité exécutif, vous créez une opposition. Vous préférez à la santé de la corporation le triomphe de vos idées personnelles, de votre Los Dados, de votre Parajas! Et comme vous avez derrière vous la preuve de votre chance à Puerto Blanco, ces imbéciles vous écouteront!... Vous êtes un diable de malin, monsieur Hélicourt. Je n'en serais pas à hâter encore à vous refuser cette signature si vous n'aviez apporté le contrat avec les usines hydro-électriques des Alpes, des Pyrénées dans votre malle de paquebot. Vous avez compris qu'offrir à mes amis de poser la main sur l'industrie du vieux continent, c'était beaucoup les tenter. Mais vous voyez bien que vos compatriotes du Dauphiné, des Alpes n'ont voulu se syndiquer avec votre banque Vogt et votre Los Dados que sous la condition de leur admission dans l'Electric-Standard. Si nous ne les admettons pas, ils vous abandonnent. Réfléchissez à ce point. Nous sommes les chefs ici. New-York a raté le trust de l'Océan à Londres, et Chicago celui de la boucherie à Bordeaux. City-Park réussit à Grenoble et à Foix, ce que Chicago a raté à Bordeaux, et New-York à Londres. Ça les flatte, moi, amis, d'atteler la France à leur carrousel. Et si je ne restais pas sur le siège!... Ils verseraient. Vous n'êtes pas bête, mon cher, vous savez creuser les lacs en dessous; oui. Mais je n'ai pas rempli, quarante ans, chaque à flaque, le pool de City-Park; je n'ai pas, onze ans, travaillé à la consolidation des onze sociétés d'énergie électrique depuis le Niagara jusqu'à la Floride

tacle, au lieu de la Tosca, on a donné *Aphrodite*, avec Mlle Chénal et M. Bayle.

L'œuvre de M. Camille Erlanger et ses interprètes ont été très applaudis. M. Pichereau conduisait l'orchestre : il a été parfait.

Un vif incident a troublé, hier soir, la répétition générale du nouveau spectacle du théâtre des Arts. Pendant l'entr'acte qui suivait *Demain*, la pièce de début, M. Marinetti, l'auteur de *La Bombance*, apercevant dans le vestibule du théâtre M. Charles-Henry Hirsch, s'élança sur lui et par deux fois le gifla. M. Charles-Henry Hirsch riposta de son mieux. Des coups de canne furent échangés, au milieu d'injures, pendant que des amis s'interposaient et que des spectatrices poussaient des cris d'effroi.

M. Charles-Henry Hirsch a annoncé aussitôt son intention d'envoyer des témoins à M. Marinetti. Ces témoins constitués dans la soirée sont MM. Léon Blum et Rouzic-Dorcières.

Demain :

Les membres du Congrès international des professeurs de langues vivantes assisteront demain, en corps, à la représentation de *Beethoven*, la belle œuvre de M. René Fanchoux et le succès triomphal de l'Opéra. Quatre cent cinquante places seront occupées par les membres du congrès ; le reste de la salle est, cela va sans dire, à la disposition du public.

Pour répondre au désir de nombreuses familles, M. Gémier fait afficher pour demain jeudi une matinée de *Sherlock Holmes*, qui n'aura plus que sept représentations, y compris la matinée de dimanche prochain. *Master Bob* (comédie de *Derby*), pièce en quatre actes de M. Henry de Brissay et Marcel Lurais, passera le mardi 20 et le mercredi 21 avril en répétition générale et en première représentation, au théâtre Antoine. M. Gémier retient d'ores et déjà ces dates.

M. Max Maurey remet à demain jeudi dans l'après-midi, la répétition générale de son nouveau spectacle, au Grand-Guignol. Le soir même, la *Grande Mort*, le *Bec de gaz*, le *Jeu de l'amour et des beaux-arts*, le *Défilé* de la troisième section, *Ce Bon Docteur*.

La Comédie-Royale affiche pour demain la dernière représentation de son spectacle actuel : *Peau d'chien*, les *Meubles amis*, *Artiste*, *Noce blanches*.

Le théâtre du Jardin d'acclimatation reprendra demain le *Postillon de Longjumeau*. Le charmant ouvrage d'Adolphe Adam aura pour interprètes MM. Leduc, Durand, Meyelle et Mme de Palhen.

Dimanche, au même théâtre, à deux heures, *L'Alcaïque*, avec MM. Ancretton, Bourgeois, Durand et Mmes Demédy et Andréa Minville.

Au jour le jour :

Le *Bon roi Dagobert* sera donné, dimanche prochain, en matinée, à la Comédie-Française, avec tous les créateurs et, à leur tête, MM. Leloir, Georges Berr, Siblot, Mmes Lecomte, Pliat, etc., etc.

M. Silvain et Mme Louise Silvain, M. Albert Lambert s'embarqueront à la fin du mois pour Buenos-Aires, à la tête d'une excellente troupe soigneusement recrutée. Ils interpréteront pour leur tour à Buenos-Aires, à Saint-Paul, à Rosario, à Montevideo, à Rio-de-Janeiro, un répertoire romantique et classique.

Nous reviendrons prochainement sur cette tournée qui promet d'être fort belle.

M. Silvain a obtenu de MM. Dujardin-Beaumet et Gabriel Fauré de se faire remplacer, durant son absence, dans sa chaire du Conservatoire, par M. Raphaël Duflot.

Dans les gros succès de *Mariage d'étoile*, au Vaudeville, et à côté de Mme Jeanne Granier, si justement acclamée pour l'esprit, la gaieté et le charme profond de son interprétation, une bonne part est faite à Mlle Ellen André, qui, avec une fantaisie si irrésistible, une bonne d'actrice. C'est, notamment, au dernier acte, un fou rire dans la salle quand elle part en costume de voyage avec un innommable canotier.

Nous avons reçu de Mlle Blanche Toutain la lettre suivante :

Mon cher ami,

Veuillez vous offrir l'hospitalité de votre courrier pour réparer une erreur de Lugué-Poe dans son plaisir de vous adresser un mot. Je n'aurais pas, en effet, pu vous accompagner Suzanne-Després dans sa tournée de Roumanie, mais nous nous retrouverons en Amérique du Sud, où je vais en ce moment.

Merci, et croyez-moi votre amie.

Blanche Toutain.

La *Veuve joyeuse* à l'Apollon.

Les deux principaux personnages de cet ouvrage d'une renommée mondiale sont la semillante Veuve et le prince Danilo, attaché militaire à la légation de Marsouin.

Ces deux rôles seront créés à Paris avec un singulier éclat par M. Dreyfus et miss Constance Drever. M. Dreyfus, on le sait, est un de nos plus charmants chanteurs d'opéra. A une voix de la plus jolie qualité, il joint tous les dons du comédien, comme il l'a prouvé dans *Educateur de prince*, au Vaudeville.

M. Drever partage avec miss Mary Gordon le rare privilège de chanter aussi aisément en anglais qu'en français. Elle a joué à Londres avec le plus grand succès le rôle de la Veuve qu'elle créa ici. Sa voix est délicieuse, nuancée et d'une belle étendue, le jeu est gai, spirituel, et de la plus fine vivacité. Enfin miss Drever exécute, par elle-même, les danses nombreuses que comporte le rôle avec une grâce qui est un enchantement. Et le récent triomphe de miss Isadora Duncan prouve combien les Parisiens sont sensibles à l'art chorégraphique.

Aux noms de M. Galipaux — dont on n'a pas à faire l'éloge — et de Mlle Th. Gernay, que nous avons cités déjà et qui sont remarquables, ajoutons celui de M. Casella, un jeune baryton qui fut fort applaudi aux Variétés lorsqu'il débuta et dont Paris se réjouit de reconquérir le délicieux talent de chanteur et d'acteur.

Citons encore M. Soudieux, un ténor que M. Frack est fier d'avoir découvert, et Mlle Breake, une belle artiste à la voix chaude et tendre. Nous avons déjà nommé M. Sadeur, tout à fait remarquable dans un rôle épisodique ; M. Lisse, Em. René, Paul Bert. Pour être complet, signalons encore une troupe de seize danseuses anglaises, un orchestre tzigane et un orchestre croate que M. Frack vient d'engager tout spécialement.

Et l'on comprendra que la première de la *Veuve joyeuse* (qui aura lieu dans une huitaine) soit attendue par les Parisiens avec quelque impatience.

MM. Hertz et Jean Coquelin ont conservé à l'Ambigu ses tarifs populaires, en dépit des frais considérables qu'implique la mise en scène, si observée et si pittoresque de l'Ascommoir, et son interprétation de premier ordre. Le tarif des places reste toujours le suivant : Fauteuils d'orchestre et de balcon, 7 francs et 6 francs ; loges et fauteuils de foyer, 4 francs et 3 francs ; stalles de galerie, 2 francs ; amphithéâtre, 1 franc. L'Ambigu peut donc être légitimement rangé au nombre des théâtres les moins chers de Paris.

Le Châtelet affiche pour cet après-midi les très amusantes *Aventures de Gavroche*, Rideau à deux heures.

Impressions de spectateur :

Une pièce exquise et des plus amusantes, si- gneé Robert Cools ; l'artiste prestigieuse qu'est

Mme Augustine Lerich, qui prodigue, dans *4 fois 7*, toutes les ressources de sa verve étourdissante ; la charmante Juliette Clavens, que ses heureux débuts ont classée au rang de nos comédiennes les plus applaudies ; les gracieuses artistes qui s'appellent Marcelle Prince, Andréa Marly, Blanche Guy, rivalisant de talent et d'élégance ; des comédiens fins et distingués comme MM. Guyot, Hasi, Milo, Cazalis, Bortle, Arnaud, Paul Darcy, Prévost, Favay ; une mise en scène fastueuse ; tels sont les éléments qui a réuni M. Richemond, un de nos plus habiles directeurs.

Comme l'on comprend qu'avec *4 fois 7*, 28 les Bouffes-Parisiens tiennent un des plus brillants succès de la saison théâtrale !

Le succès de *Malbrough revient de guerre*, le nouveau spectacle des « Matinées de la jeunesse », s'est affirmé dimanche et lundi de Pâques, où une foule joyeuse se pressait au théâtre Femina.

Le ballet des « Cloches de Pâques », la fête de nuit à Versailles, la rencontre de Napoléon et le président Fallières, sont chaque fois acclamés par un public enthousiaste. C'est vraiment un joli spectacle.

Les « Escholiers » annoncent pour les 20 et 21 avril leur prochain spectacle : quatre actes très violents, nous dit-on, de M. Albert Fresquet : *la Grande Amie*, et une comédie en un acte : *le Change*, interprétée par Mlle Robinne, Faber, MM. Darvilliers, de Birmingham et Bressol.

Serge Bassot.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

Au Nouveau-Cirque de la rue Saint-Honoré, matinée à 2 h. 1/2, avec de nouveaux débuts, la rentrée de Footit et Chocolat, et *Cocoriquette*, la nouvelle fantaisie comique et nautique.

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4, précises, la *Revue des Folies-Bergère*, 32 tableaux, 800 costumes (miss Campton et Marie Marville, le ténor Salvator Romagnolo, l'excentrique Chris Richards, Claudius, Pougand, Maurel et Morton. (La Première Entente cordiale, Les Châteaux de la Loire, La Grève des P. T. T.). Le plus grand succès de la saison.

A l'Olympia, à 8 h. 1/2, *Paris-Singeries*, revue à grand spectacle en 18 tableaux de MM. Max Dearly et Maurice Millet, le Pays de la danse, Match d'un train et d'une auto ; le Palais des contes et le Mariage de Cendrillon. Miss Ethel Levey, Mlle Idette Brémont, Lucy Kelly, etc., MM. Vilbert, Max-Morel, Gibard, Darco, Resse, etc., les 18 Miniatures Boys, etc. « Monsieur et Madame X... à l'opéra », *the event of the season*. Partie d'attractions et ballet.

A la Scala, Lanthénay, Dickson, Ferréol, Dermigny, J. Oryan, Fréjol, E. Janney, Dufleur, le *Coup de corne* ; *Fleurissiez-vous !*

Au Nouveau-Cirque, à 8 h. 1/2, attractions nouvelles ; Footit et Chocolat ; à 10 h. 1/2, *Cocoriquette*, fantaisie comique et nautique.

A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 587.48) (direction Bonnard-Bis), à 9 h. 1/2 : 2. Bonnard, Numa Blis, Balha, P. Weil, Charlot, A. Stanislas, dans leurs œuvres. *L'Épave*, de Caran d'Ache, présentée par Numa Blis, *ici l'on tance*, revue en un acte, jouée par Lucy Pezet, G. Charlot, A. Laubi, E. Deary, Numa Blis, etc.

— Salle Charras, 8 h. 1/2, *la Passion de N.-S. Jésus-Christ*, visions cinématographiques en mars 1909 sous le patronage de la « Bonne Presse ». Matinées tous les jours à 2 heures et à 4 heures.

— Au « Diable au Corps », la *Revue joyeuse*.

L'entente cordiale.

Tous les Anglais de passage à Paris, et ils sont nombreux en ce moment, viennent comme en un pèlerinage à la Revue française des Folies-Bergère. Aussi est-ce par des « hurrah » frénétiques qu'ils manifestent leur admiration pour le merveilleux final de « l'Entente cordiale » et l'orgie de la fête des vacances de leur compatriote, le célèbre excentrique Chris Richards. Quant à l'extraordinaire ténor Salvator Romagnolo, Parisiens et étrangers joignent leurs applaudissements pour le rappeler et l'obliger à bisser son grand air de *Palladus*.

Tous ceux qui sont venus à Paris à l'occasion des fêtes de Pâques ne manquent pas d'assister à la représentation de nos pièces à succès.

Aussi Parisiana est-il chaque jour rempli d'une foule amusée, qui acclame l'exquise opérette essentiellement française, la *Veuve Joyeuse*, de MM. E. Joullot et H. de Farcy, si bien interprétée par les excellents artistes de la troupe que M. Ruez a su grouper à cette occasion.

A l'Apollon, on applaudit non moins la si curieuse et si originale fantaisie de Serge Bassot : *Étrange aventure*, et, dans la partie concert, M. Lérie dans ses amusantes chansons militaires.

COURRIER MUSICAL

Concerts du Conservatoire (10^e concert), dimanche 18 avril, à 2 heures. Programme :

Symphonie en ut mineur (n^o 3) (avec orgue) (M. C. SAINT-SAËNS). — *Rédemption* (CÉSAR FRANCK), œuvre symphonique en deux parties d'Edouard Blau : L'archange, Mlle Rose Féart, de l'Opéra ; Le Rédempteur, M. Brémont.

Le concert sera dirigé par M. André Messager.

Concerts Gutmann :

Pour le cycle des trois concerts Moritz Rosenthal, la location pour l'abonnement sera fermée ce soir mercredi. Le reste des billets simples sera vendu chez Durand et fils et à la salle des Agriculteurs. On ne donnera pas de billets de faveur, mais il sera mis à la disposition des professeurs et élèves de musique des billets à demi-tarif qu'ils trouveront uniquement à l'administration des concerts Albert Gutmann, 106, boulevard Saint-Germain.

De Mexico :

M. Planet et Mme Tékley-Planet viennent de donner dans le nouveau théâtre du Conservatoire de Mexico un concert qui a obtenu le plus grand succès. M. Planet, qui est un des plus éminents élèves de Vieuxtemps, a exécuté avec une virtuosité incomparable l'aria de Bach, une fantaisie sur *Carmen*, des motifs d'*Ariane* de Massenet et une *Carola* de Chapuis. Mme Planet a dit admirablement *Désespérance de l'avenir*, *Stella* de Victor Hugo et l'*Araignée des jardins* de Clovis Hugues. L'assistance, dans laquelle on remarquait M. de Gréguille, chargé d'affaires de France, et M. René Delage, chancelier de la légation, a fait à M. et Mme Planet des ovations chaleureuses.

Alfred Delilla.

La Vie Sportive

LES COURSES AUTEUIL

Après deux belles journées de fête et de sport, le public, en général, se reprend, ou bien peut-être notre œil s'est-il habitué à la foule étalée dans le grand espace d'un vaste cadre lui paraît-elle réduite. Hier la réunion semblait plutôt se passer dans l'intimité.

Au point de vue technique je dois signaler

un premier parcours très correct de Patri- cienne, une victoire très juste (de toutes façons) de Trianon III, un mille mètres très vite, déboulé par Aveyron, Bon et Souvigny, une défaite d'un Sauveur trop fautif pour justifier son nom, et deux compagnes de box qui finissent dans l'ordre inverse qu'on prévoyait. Quelles capricieuses !

Prix *Mélieux* (3,000 fr., 3,500 m.). — 1. Castibella, à M. Bagueault de Puchesse (Maisonville) ; 2. Téliamon, à M. Ch. Liénart (A. Carter) ; 3. Larabail, à M. E. Ross Adam (Heath) (4 longueurs 1/2, 1/2 longueur).

Non placés : Volubilis, Mon Pays, Petit Frère, Cintra, Zéline II.

Pari mutuel à 40 fr. : Gagnant, 24 fr. Placés : Castibella, 12 fr. ; Téliamon, 14 fr. ; Larabail, 18 fr. 50.

Prix *Mario* (4,000 fr., 3,500 m.). — 1. Patri- cienne, à M. Ch. Liénart (E. Rolfe) ; 2. Patri- King, à M. A. Veil-Picard (Burns) ; 3. Ber- bor II, à M. R. Monbel (Trickland) (3 longueurs, 6 longueurs).

Non placés : Schaffhouse, Mirage II, Ma- cague.

Pari mutuel à 40 fr. : Gagnant, 16 fr. 50. Placés : Patri- cienne, 17 fr. ; Fair King, 31 fr. 50.

Prix *Saufray* (40,000 fr., 4,200 m.). — 1. Trianon III, à M. H. de Mure (Shepherd) ; 2. Fiesole II, à M. Jacques Hennessy (J. Bartholomew) ; 3. Austerlitz, au baron L. de Bourgoing (Parfremont) (tête, 1 longueur).

Non placés : Hycanie, Queen O'Scots.

Pari mutuel à 40 fr. : Gagnant, 18 fr. Placés : Trianon III, 15 fr. 50 ; Fiesole II, 22 fr. 50.

Prix *de la Vénérice* (4,000 fr., 3,100 m.). — 1. Aveyron, à M. E. Ephrussi (Heath) ; 2. Bon, à M. Michel Ephrussi (P. Woodland) ; 3. Souvigny, à M. Gaston-Dreyfus (Parfremont) (1 longueur 1/2, 5 longueurs).

Pari mutuel à 40 fr. : Gagnant, 34 fr.

Prix *Bayard* (6,000 fr., 4,000 m.). — 1. Rouvrou, à M. L. André (Hawkins) ; 2. Sauveur, à M. A. Fossier (A. Benson) ; 3. Placide, à M. Jacques Hennessy (Parfremont) (1 longueur, 15 longueurs).

Pari mutuel à 40 fr. : Gagnant, 35 fr.

Prix *Val* (4,000 fr., 3,100 m.). — 1. Claren- ce III, à M. E. Fischhoff (Parfremont) ; 2. Auréale, à M. Ch. Brossette (H. Sauval) ; 3. Quille, à M. Ch. Liénart (Heath) (6 longueurs, 3 longueurs).

Non placés : Farad, Champfleury II.

Pari mutuel à 40 fr. : Gagnant, 75 fr. Placés : Clarence III, 21 fr. 50 ; Auréale, 18 fr. 50.

Ajax.

TIR

Tir aux pigeons de Saint-Sébastien

Prix *de Galice* (handicap), 1 pigeon, 21 ti- reurs. — 1^{er}, ex aequo, MM. R. Fleury, 24 mé- tres, Barby, 27 m. 1/2, 12 sur 12 ; 2^{es}, ex aequo, MM. le marquis de Villamary, 25 m. 1/4, le comte O'Brien, 25 mètres, 41 sur 42.

Les poules ont été gagnées par MM. le comte O'Brien, Sneyd et Van den Bosch.

AUTOMOBILISME

Envoyez à l'Auto-Office, 75, avenue des Champs-Élysées, votre carte, et vous recevrez franco son catalogue 1909, comprenant toutes les principales marques d'automobiles, une description détaillée des principaux appareils de locomotion aérienne et des tarifs complets de voitures de location.

L'Auto-Office peut, du reste, livrer dans les meilleures conditions les automobiles des principales marques, grâce à ses importants marchés avec les usines, les grands carrossiers et les fabricants d'accessoires.

Les voitures Charron sont celles qui tien- nent le mieux la route et offrent le plus de sécurité. Ce sont les plus simples et les plus faciles à conduire.

Charron, Limited, 7, rue Ampère, à Puteaux.

Voitures de luxe Charron et Renault en lo- cation, au mois, à la semaine ou à la jour- née, s'adresser pour tous renseignements à la maison Bondis et Co, 45, avenue de la Grande-Armée, Paris.

La maison Outhenin-Chalandre (Gaetan de Knyff, directeur), 4, rue de Chartres, à Neuilly (porte Maillot), achète, vend et échange aux meilleurs prix les voitures d'oc- casion des premières marques. Elle a tou- jours en magasin des voitures parfaites de Panhard, Renault et Minerva.

Les usines Bollée, du Mans, ont à leur actif soixante ans d'expérience industrielle et trente-cinq années d'études spéciales concernant l'automobile. C'est une garantie qu'aucune autre maison ne peut donner. Succursale des usines Léon Bollée : 49, rue de Villiers, Neuilly-sur-Seine.

Aux amateurs de voitures légères, ma- niables, solides, rapides et durables, nous conseillons l'usage de la 42 HP, 4-cylindres, que la Lorraine-Dietrich a lancée depuis quelque temps sur le marché.

Les voitures Sizaire et Naudin existent en quatre modèles répondant à des besoins différents. Le type classique si connu à 3,950 francs, le type course ou trois baquets 42 HP à 4,950 francs, le double-phatton, car- rosserie de luxe, à entrées latérales, à 5,200 francs. Paris, 79, rue Lourielle.

Pour avoir dans des conditions extrême- ment avantageuses une voiture Léon Bollée, du Mans, ou une des merveilleuses voitures légères Zedel 1909, il faut s'adresser à M. Vendel, agent direct, 20, rue Brunel, Paris.

MM. Rivalta et Cie, 11, rue de Berri, réa- lisent le rêve des sportsmen en offrant des voitures luxueuses aux meilleures condi- tions en Panhard-Levassor, Morris, Renault ; ils peuvent aussi livrer les célèbres voitures légères Otto.

AVIATION

Premier concours de vol plané

L'Aéronautique-Club de France vient d'éla- borer le règlement du premier concours de vol plané pour aéroplanes montés sans mo- teur.

AÉRONAUTIQUE

La sortie d'une « Zodiaque »

Une foule nombreuse a pu suivre diman- che, au bois de Boulogne, les évolutions d'un petit dirigeable de sport appartenant au *Petit Journal*. C'était un des ballons automobi- les Zodiaque ; il était piloté par le comte Henry de La Vaulx, accompagné de M. Clerget.

L'auto-ballon évolua en tous sens pendant plus de trois quarts d'heure au-dessus du bois de Boulogne et de ses environs, Saint-Cloud, Montretout, Boulogne, etc.

Un détail curieux, et qui prouve la mania- bilité de cet appareil, a été l'absence com- plète de dépense de lest ; toutes les manœuvres de montée et de descente ont été effectuées au moyen du gouvernail de profon- deur.

Sa descente définitive a eu lieu très docu- ment sur le champ d'entraînement de Bagatelle.

Une heure après, le petit aéronef, complè- tement dégonflé, ne formait plus que quatre colis chargés sur une charrette.

Intérim.

LA ROSE FRANCE

PARFUM DE LA FLEUR ROUGEANT, 19, rue de Valenciennes

LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR

PARFUM PAINTANT ROUGEANT, 19, rue de Valenciennes

PREMIER MAI

PARFUM PAINTANT ROUGEANT, 19, rue de Valenciennes

ORGUES MUSTEL

MES DELICES NOUVEAU PARFUM ROUGEANT, 19, rue de Valenciennes

EAU de MELISSE

des CARMES

BOYER

REFUSEZ LES IMITATIONS

Petites Annonces

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres

MATINÉES

Opéra (2 h.), Châtelet (2 heures).

Même spectacle que le soir.

SOIRÉE

Opéra (8 h. 1/2). — 8 h. 0/0. — Samson et Dalila ; Coppélia.

Vendredi : La Valse ; Samedi : Lohengrin.

FRANÇAIS (8 h. 1/2). — 8 h. 3/4. — Modestie ; Connais-toi.

Vendredi : La Fille de Roland ; Samedi : Modestie ; Connais-toi.

OPÉRA-COMIQUE (8 h. 1/2). — 8 h. 0/0. — La Vie de bohème ; Cavalleria rusticana.

Vendredi : Solange ; Samedi : Sampa.

ODEON (8 h. 1/2). — 9 h. 0/0. — Beethoven.

THEATRE SARAH-BERNHARDT (8 h. 1/2). — 8 h. 1/2. — L'Aiglon.

VAUDEVILLE (8 h. 1/2). — 8 h. 3/4. — L'Ami trop malin ; à 9 h. — Un Mari trop malin ; à 9 h. — Le Scandale.

RENAISSANCE. — 8 h. 3/4. — Le Scandale.

THEATRE REJANE (8 h. 1/2). — 8 h. 3/4. — L'Impératrice.

NOUVEAUTES (8 h. 1/2). — 8 h. 3/4. — Une Grosse Affaire.

PORT-SAINT-MARTIN. — Relâche.

THEATRE LYRIQUE MUNICIPAL (GAITE) (8 h. 1/2). — 8 h. 1/2. — La Favorite.

GYMNASE (8 h. 1/2). — 8 h. 3/4. — La Joie du talion ; à 9 heures, l'âne de Buridan.

THEATRE ANTOINE (8 h. 1/2). — 8 h. 1/2. — Sherlock Holmes.

THEATRE MICHEL, 38 et 40, rue des Mathurins (8 h. 1/2). — 8 h. 3/4. — Le Petit Abbé ; Monsieur de Saint-Christophe, professeur de chinois ; la Paix des ménages ; la Cloison.

CHATELET (8 h. 1/2). — 8 h. 1/4. — Les Aventures de Gavroche.

PALAIS ROYAL (8 h. 1/2). — 8 h. 3/4. — Monsieur Zéro.

ATHÉNÉE (8 h. 1/2). — 8 h. 1/4. — Un Ma- riage à Londres ; le Grinchon.

AMBIGU (8 h. 1/2). — 8 h. 1/4. — L'Assommoir.

BOUFFES-PARISIENS (8 h. 1/2). — 8 h. 1/2. — Les Deux Loges ; à 4 h. 1/2, 28.

THEATRE DES ARTS (8 h. 1/2). — 8 h. 1/2. — Demain ; les Possédés.

